

Kabysybak, la prison
multidimensionnelle **P. 6**
Kiznaisen

Désillusion **P. 14**
May C. Ellis

La ville dormait **P. 18**
Margaux Chatelin

Le Sonneur d'Irylia
Partie 3 **P. 24**
Oren le conteur

Ainsi tombe la neige **P. 36**
Antoine Bianconi

Reste ma réalité **P. 46**
Emilie Bertin

Le Noël de Daniel **P. 58**
Sophie Mazuy

Le Photographe **P. 68**
L. Gagnaire

Les trois fantômes **P. 72**
Stéphanie Godard

L'ours en flanelle **P. 86**
Catherine Phan van



Couverture et mise en page : John LUCAS

Les nouvelles de ce magazine sont la propriété de leur auteurice,
merci de ne pas les copier ou les plagier.

Bienvenue dans ce nouveau numéro du **m(AE)g'**.

Tout d'abord, merci pour l'accueil réservé au précédent, ça fait vraiment plaisir. Et un grand merci aux auteurs qui ont proposé leur nouvelle.

Pour rappel, ce magazine a pour but de **donner de la visibilité** aux auteurices ou futurs auteurices auto-édités ou hybrides, en leur offrant l'opportunité de faire **découvrir leur plume** à travers de **courtes nouvelles**.

Il permettra aussi de **récompenser la belle communauté** qui gravite autour de l'auto-édition et sans qui nous ne serions pas grand-chose.

J'espère que ces textes seront à la hauteur de vos attentes.

Bonne lecture!

John LUCAS

O
T
H
D
E



SOMMAIRE

Kabysybak. la prison multidimensionnelle de Kiznaïsen P. 6

Désillusion de May C. Ellis P. 14

La ville dormait de Margaux Chatelin P. 18

Le Sonneur d'Irylia d'Oren le conteur P. 24

Ainsi tombe la neige d'Antoine Bianconi P. 36

Reste ma réalité d'Emilie Bertin P. 46

Le Noël de Daniel de Sophie Mazuy P. 58

Le Photographe de L.

Les trois fantômes d

L'ours en flanelle d

A watercolor illustration featuring various flowers and leaves in shades of blue, green, and purple. The flowers are scattered across the page, with some larger and more detailed than others. The background is a soft, textured wash of light blue and green. The overall style is artistic and delicate.

Gagnaire P. 68


e Stéphanie Godard P. 72

e Catherine Phan van P. 86






Kiznaisen

 [lavoixdesliens](#)



Danièle Hard

 [dani_arthacky_corrections](#)

KABYSYBAK, LA PRISON MULTIDIMENSIONNELLE

Je dormais paisiblement lorsqu'une lumière fut dirigée sur ma tête. J'entrouvris les yeux, mais les refermai presque aussitôt, éblouie par le rayon lumineux. Mon lit était beaucoup trop éclairé pour une simple captive comme moi, je me demandais ce qu'il se tramait. Je pris le temps de me masser le visage, avant de retenter ma chance. L'intensité du projecteur braqué sur moi avait faibli. Je me levai, la bouche pâteuse et les jambes engourdis. Autour de moi, des miroirs à taille humaine étaient apparus. Tout comme le sol, les murs étaient peints d'un blanc profond dans lequel se reflétait mon visage sombre, enlaidi de cernes noirs.

— Enfin réveillée, Uruth Ena ? fit une voix de garçon dont je ne parvenais pas à situer la provenance.

— Qui êtes-vous ? Montrez-vous ! tonnai-je, en balayant la salle du regard dans une posture de défense.

— As-tu déjà oublié où tu te trouves, criminelle ?

Kabysybak, la prison multidimensionnelle

Non, je n'ai pas oublié, bande de c*****s !

Comment pouvais-je oublier ? Me retrouver dans cette prison magique réputée inviolable, pour un crime que je n'avais pas commis ! En me faisant porter le chapeau, Midas avait très bien joué son coup. Aux yeux d'une partie de la population, il était mort en martyr. L'évocation de cette pensée me donna des haut-le-cœur. Ma patrie était en danger, mes frères étaient en danger. Ils avaient sûrement pris le pouvoir, et moi je perdais mon temps ici !

— Laissez-moi sortir !

— Nous te laisserons sortir, oui, répondit l'enfant après un rire mauvais. Seulement lorsque tu auras purgé ta peine. Et crois-nous sur parole, l'addition va être salée.

— Qu'est-ce que...

— Regarde les miroirs qui t'entourent, me coupa la voix. Tu as servi pour la famille royale, nous n'avons pas besoin de te fournir d'explications, n'est-ce pas ?

Je me contempalai dans la glace en face de moi. Mes membres avaient perdu un peu de graisse, je flottais dans ma robe au tissu bogolan. Dans mon reflet à ma droite, je ne parvenais pas à reconnaître mes formes. Mauvais signe. Très mauvais signe. Me détachant de la vision insupportable de mon corps, je comptai le nombre de miroirs. Mon sang ne fit qu'un tour. Il y en avait dix autour de moi, ça ne sentait vraiment pas bon ! Je me mordis la lèvre nerveusement, contenant mon émotion.

— Tu as compris. Tu vas passer tes dix prochaines années dans ces dimensions, et personne n'en saura rien.

Kabysybak, la prison multidimensionnelle. Elle avait été créée avec de la magie obscure pour punir et tenir hors de portée les magiciens les plus malfaisants de l'Histoire. Une sorte de réponse au mal par le mal. Elle abritait en son sein des passages pour cent mondes différents du nôtre. Des univers imaginés de toutes pièces par les plus hautes instances de l'époque, basés sur les pires cauchemars des humains. Pour retrouver la vraie lumière du jour, les condamnés devaient pénétrer dans ces paysages maudits et

chercher la porte de sortie. On disait des prisonniers qu'ils passaient une année entière avant de la trouver.

— Dix ans, vous vous moquez de moi ? Personne n'a jamais pris plus de cinq ans durant la dernière décennie ! Et les ennemis étaient d'un tout autre niveau que moi.

— Tuer la famille royale vaut largement ces dix années, susurra le garçon. Si cela ne tenait qu'à moi, je te ferais faire les cent portails.

J'eus des frissons dans le dos. Un siècle à errer dans des univers plus fous les uns que les autres ? Plutôt mourir. Midas et les siens le méritaient, eux. Une larme roula sur ma joue. Mon roi. Ma reine. Nao. Ils me manquaient tellement. Je ne pouvais croire que ce peuple insidieux avait réussi à leur enlever la vie... Tentant de chasser ces pensées, je secouai la tête et fis les cent pas. Y avait-il un moyen de se soustraire à cette peine ? Je n'avais jamais entendu parler d'un évadé de Kabysybak, et si c'était le cas, l'affaire avait bien été dissimulée. Après tout, la prison avait construit sa réputation sur ce seul fait. Si l'issue funeste se révélait inévitable, était-il possible de trouver les portes de sortie en quelques mois ? Une voix interrompit ma réflexion :

— Encore en train de penser à un plan ? La comploteuse dans toute sa splendeur !

Parle pour toi, n'inverse pas les rôles, s'il te plaît. Encore une provocation et j'explode le projecteur, à défaut de pouvoir détruire ton micro.

Je pris sur moi pour ne pas lui répondre. Il avait les clés du camion, pas moi.

— Avant de te laisser découvrir les joies du baignage, poursuivit-il, nous t'offrons un petit-déjeuner copieux. Profite bien, il pourrait être ton dernier avant l'année prochaine.

— Que vous êtes trop aimable.

Je me rassis sur mon lit, à l'affût de l'ouverture dans la salle. La nourriture devait bien arriver de quelque part. À moins qu'un

Kabysybak, la prison multidimensionnelle

sort de téléportation ne vienne détruire tous mes espoirs. Deux minutes plus tard, un chariot apparut de nulle part devant moi. Il était rempli de plusieurs plateaux pleins de nourriture. Du pain tranché était mis en évidence, accompagné de charcuterie et de différentes variétés de fromage. Des fruits épluchés étaient joliment présentés, en rondelles, alternant les couleurs autour d'un cercle.

— Bon appétit, traîtresse, pouffa le garçon.

Je mis ma fierté de côté et appréciai le repas. Lorsque j'eus fini, je demandai les toilettes. Une cabine émergea.

— Voilà pour madame.

— Si je vois une caméra à l'intérieur, je vous tue.

— Qui voudrait regarder une telle abomination de la nature ?

Sans lui répondre, j'entrai dans la salle d'eau créée à ma demande. Les toilettes étaient peintes en or et les murs étaient faits de marbre blanc à rayures noires et orange. Quelques mètres à côté, un point d'eau à double vasque en bois de chêne, doté de miroirs laqués gris me rappelaient avec force mon allure pitoyable du moment. Je lâchai un sourire crispé et m'attelai à mes besoins. En me lavant les mains, j'aperçus la sublime douche et les serviettes chaudes. Une tenue de guerrière ninja et un chapeau de sorcière m'attendaient sur le porte-serviette. Je ne me fis pas prier pour passer sous l'eau.

Une demi-heure plus tard, j'entendis le son de cordes pincées. La musique me plongea dans une ambiance calme. Un peu trop calme à mon goût.

— Le koto, joué par notre homme-taureau, sonne la fin des réjouissances. Si dans dix minutes tu n'es pas sortie, tu peux dire adieu à ta vie !

— Un homme-taureau ? m'étranglai-je. Dans quelle dimension des ténèbres êtes-vous encore allés chercher cette créature ?

— Tu pourras le savoir une fois que tu auras rejoint l’au-delà, où se trouvent sa famille et ses amis ! se moqua le garçon. Il suffit de te laisser faire.

— Très drôle, petit.

— Neuf minutes quarante-cinq.

Je trébuchai sur le rebord de la douche, manquant de me faire très mal. Je devais vite m’habiller si je ne voulais pas servir de spectacle improvisé. Après avoir enfilé le kimono, je me coiffai d’un chignon bas simple pour accueillir mon chapeau. Apprêtée, il ne me restait plus qu’à trouver une arme pour me protéger de cette créature mythique. Même en sortant de la cabine la fleur au fusil, je ne pensais pas qu’elle me laisserait tranquille. J’étais une dangereuse criminelle à leurs yeux, après tout. Les quelques minutes de recherche ne me donnèrent pas satisfaction. Je me contentai d’un peigne avec une pointe séparatrice en métal. Tant pis, j’allais devoir faire avec. Ma magie ferait le reste. Je l’espérais.

J’attendis dans la salle de bain jusqu’à la fin du compte à rebours. Mon but était de surprendre l’homme-taureau, ce qui m’éviterait de trop utiliser mes pouvoirs. À la suite d’un ordre du gamin que je saisis distinctement, je sentis le monstre foncer sur moi. Le bruit de ses pas écrasant le sol parvenait à mes oreilles comme des coups de massue. Les battements de mon cœur se calquaient sur son rythme effréné. Je tins fermement les dents de mon peigne de ma main gauche, tandis que mon regard se porta sur mon majeur droit. Ma bague sertie d’opale y était glissée. Une arme blanche et le porte-bonheur de ma mère n’allaient pas me sauver, mais je me rassurai comme je le pouvais.

— Adieu Uruth Ena, Garde royale de la Voix.

— Que ma volonté soit mienne, Uruth Maximum ! invoquai-je.

La cabine disparut en un claquement de doigts, dévoilant mon adversaire à quelques dizaines de centimètres de mon visage. Mes capacités physiques, mentales et sensorielles avaient radicalement augmenté. Grâce à ce gain d’énergie, j’esquivai son coup de cornes dirigé sur mon bas-ventre en sautant par-dessus sa tête. Pendant qu’il me dépassait, j’eus le temps de planter mon peigne

Kabysybak, la prison multidimensionnelle

dans son dos. Un cri de douleur transperça mes oreilles, devenues plus réceptives aux sons environnants, et me paralysa. À sa merci, l'homme-taureau me griffa le visage, avant de s'écrouler au sol et de disparaître. Je désactivai ma magie et tombai à genoux.

— Bravo ! Tu n'as même pas encore pénétré un monde cauchemardesque que tu es déjà marquée au corps. Ça te fait une bonne leçon.

Ignorant ses applaudissements, j'effaçai ma douleur à l'aide d'un sort marmonné et me concentrai sur ma respiration saccadée. L'utilisation de mes pleines capacités m'avait éreintée. Je marchai vers mon lit.

— Les criminels n'ont pas le temps de se reposer, tu vas bouger ton cul !

Des araignées se multiplièrent en très grand nombre autour de mon lit. Elles se regroupèrent devant moi et me prirent en chasse.

— Non, des araignées ! hurlai-je. Pourquoi ce genre de chose n'arrive qu'à moi ?

J'opérai un demi-tour et courus aussi vite que me le permettaient mes jambes. Je longuai les miroirs et fis le tour de toute la salle sans m'en rendre compte. La nuée d'arachnides s'était scindée en deux groupes. J'étais prise dans leur toile, à moins de plonger dans un miroir. Ce que je fis.

Le portail me recracha dans un ciel violet, réchauffé par un soleil couchant. Je ne percevais rien en dessous de mes pieds : j'étais en chute libre de très haut ! Je tentai de me mettre en boule, mais je n'y parvins pas, à cause de ma vitesse. Le ciel avala mon chapeau et mes larmes, alors que je fixais ma bague. Ce monde avait-il un fond ? Allais-je passer un an dans les airs ? Ou mourrais-je avant ? Saletés de Trebecs, ils avaient tout anticipé. Ils avaient choisi les environnements qui me seraient le plus défavorables. Des lieux où ma magie sensorielle serait inutile. Maintenant, je comprenais mieux les paroles de tout à l'heure sur mon dernier repas. Résignée, je réduisis mes fonctions vitales au strict minimum. Je ne pouvais pas rendre l'âme à cause de la faim ou de la soif, de ma-

Science-fantasy

nière si pathétique. Je pariai sur une chute d'une durée d'une année entière. Aucun autre choix ne s'offrait à moi. Je fermai les yeux, remettant ma vie entre les mains du destin.




Anticipation

A
U
T
E
U
R



May C. Ellis


 may_c.ellis

 <https://www.amazon.fr/MAY-C-ELLIS/e/B08ZHMRBWH>

C
O
R
R
E
C
T
I
O
N



Au petit bonheur la faute

 au.petit.bonheur.la.faute

DÉSILLUSION

« Avec Far Escape, nous vous emmenons loin, là où vous pourrez oublier vos soucis quotidiens et vos obligations. Pendant quelques heures, vous serez en mesure de changer de vie ! En souscrivant au pack complet de... »

Lily retira ses écouteurs, c'était bientôt à son tour. Cette publicité, elle l'avait entendue un milliard de fois et elle s'était finalement décidée à passer le cap.

Dans les locaux propres de Far Escape, l'imposant automate attendait que Lily pose son empreinte sur l'écran.

— Bienvenue à Far Escape. Pour obtenir un financement, veuillez communiquer vos revenus, votre situation familiale, professionnelle, médicale et vos projets de vie.

Plaine d'espoir, Lily entra manuellement ses informations. Mariée, trois jeunes enfants, employée de libre-service à temps partiel, mille euros par mois avec les aides de l'État. Pour la rubrique mé-

dicale, ses mains tremblaient. Plusieurs dépressions ces huit dernières années. Mais elle ne pouvait pas mentir, ils vérifiaient tout. Quant aux projets de vie, elle n'en avait aucun si ce n'était s'occuper de sa famille durant les seize prochaines années. Au moins.

— Le solde du compte communiqué s'élève à mille deux cent trois euros.

Ce n'était pas beaucoup, elle le savait. Mais c'était tout ce qu'elle avait pu mettre de côté aux dépens de son époux.

— Veuillez communiquer les revenus de votre conjoint.

Deux mille six cents euros. Un jeune cadre en début de carrière.

— Veuillez communiquer le certificat de bon pour accord de votre conjoint.

Lily paniqua. Elle n'en avait jamais parlé à son mari. À personne. Dans sa famille, il était normal qu'une femme consacre sa vie à son époux et à ses enfants. D'ailleurs, elle ne fuyait pas, elle voulait seulement un peu de répit, une petite escapade quotidienne loin de sa routine pathétique. Pendant un instant, elle se révolta intérieurement. Elle était responsable de sa propre personne ! Pourquoi devait-elle avoir l'accord de son mari pour ça ?

— Si vous n'avez pas les documents demandés, veuillez cliquer sur « suivant ».

Elle s'exécuta, une dernière once d'espoir retenant sa respiration.

— Vous ne correspondez pas aux critères requis pour obtenir un financement Far Escape. Veuillez revenir avec un apport plus important, ou avec une personne qui se portera garant. Au revoir et à bientôt.

Lily fixa l'automate glacial qui s'était mis en veille avant de passer au prochain client potentiel. Figée de colère, d'incompréhension, elle hurlait dans sa tête un milliard d'injures à ce système qui n'aidait jamais ceux qui en avaient besoin. Puis l'abattement vint l'achever. Elle devait rentrer chez elle, faire sa vaisselle, son ménage, son jardin, faire à manger pour ses enfants, les devoirs, les occuper, faire les courses, laver ses enfants, peut-être prendre

Anticipation


elle-même une douche, puis préparer le repas du soir, pour son mari et elle.


Lily regagna la rue, ses yeux inondés par des larmes hors de contrôle. Il était temps de retourner à sa vie triste et monotone, sans échappatoires.






Margaux Chatelin

 margauxchatelin

 <https://www.amazon.fr/Margaux-Chatelin/e/B0BRJSGKWX>



Au petit bonheur la faûte

 au.petit.bonheur.la.faute

LA VILLE DORMAIT

La ville dormait, et tout semblait paisible comme un bouton de rose...

Le front collé contre la fenêtre, la condensation formait des courants froids dans tout son corps. Les yeux rivés vers le ciel, à moitié cachée par les rideaux, la petite espionnait depuis son poste d'observation...

D'ici, je vois la rue en bas, quelques maisons, des lampadaires éteints. Le quartier dort bien.

Pas folle, rien n'est allumé dans ma chambre, alors peut-être que tout le monde dort sauf les enfants. Les enfants malins... J'essaie de distinguer des fronts collés sur les vitres, mais les étoiles n'illuminent pas si fort et la buée se répand sur le carreau...

Le ciel est bien lumineux ce soir, la chance est de mon côté. Je suis à peu près sûre qu'il faut être cachée pour le voir... C'est ma dernière chance d'y croire !

J'ai le cœur gonflé et chaud comme un soufflé au fromage, je

veux que ce soit vrai. Mais je dois admettre que j'ai peur. Peur, car le vent balaye les arbres très fort, d'un coup, et peut-être balayera-t-il les promesses dès la première averse... Peut-être même qu'il tombera du ciel et le traineau se brisera sur lui...

Mais non... depuis le temps, il connaît son affaire.

Bon, je soupire d'impatience maintenant. Aucune traînée de magie dans le ciel, aucun troupeau faisant de l'ombre sur les toits... Je crois que je suis énervée.

Après tout, je ne suis pas étonnée.

On ne me la fait pas à l'envers.

Des rennes volants, une hotte d'où tous les cadeaux du monde dégoulinent... Il faudrait au père Noël n'accorder que six secondes par enfant la nuit du 24, je l'ai vu dans le journal que lisait la maîtresse. De ce que je sais, tous les sapins des maisons de la Terre sont garnis. On n'a jamais entendu un môme se plaindre de ne pas avoir eu de jouet parce qu'il n'était pas sage. Bêtises, ça ! Un moutard, ça n'est jamais vraiment sage et pourtant, les paquets s'entassent toujours dans le salon.

J'ai beau avoir neuf ans, préférer la poésie aux calculs, je doute qu'il ait le temps de passer de cheminée en cheminée, c'est logique ! Et comment fait ma copine Lise dans son appartement pour être aussi gâtée que moi ? Vous pouvez m'expliquer ?

À l'école, personne n'était d'accord, chacun donnait son avis, et puis les débats s'arrêtaient comme ils avaient commencé, car la sonnerie indiquait la fin de la récré. De toute façon, ce qui comptait le plus pour eux, c'était d'avoir la console de jeux à la mode ou le carrosse dernière génération de Barbie, et ils l'auraient.

J'en arrivais à cette même conclusion, mais tout de même, j'étais intriguée. Le Noël dernier, je m'étais assoupie à côté de la cheminée, pour le prendre en flag, comme ils disent. Eh bien, non seulement mon pyjama rose était devenu tout noir, et en plus de ça, il n'était ressorti du conduit qu'un pigeon qui avait eu froid, et ne l'avait vite plus eu !

Noël

Mais je n'étais encore qu'une gamine... Parce que tout le monde sait que le père Noël, aussi, peut se brûler les bottes.

Je tire vivement les rideaux de ma chambre et me réfugie sous la couette. Contempler le ciel, c'est pour les petites filles.

De toute façon, le ciel est grand, je ne le verrai sûrement pas. J'ai une autre option avant d'être complètement énervée. Là, c'est vraiment ma dernière chance. Je me lève, cours sans chaussons vers l'armoire à jouets en tenant fermement mon réveil qui m'éclaire, fouille sans tellement de discrétion et dégote en dessous du Docteur Maboul, l'objet de ma convoitise.

The Santa Talkie.

Il ressemble au *tokivoki* des films – enfin je ne suis pas sûre de la prononciation de ce mot – il est rouge, pas plus lourd qu'un crapaud, et il a un bouton noir et une antenne.

Les jouets sont en bazar sur le sol, tant pis, je cours dans ma chambre.

J'ai le cœur qui s'emballe moins, c'est un soufflé sorti du four depuis une heure, mais mes paumes sont moites. Je pousse le bouton, je parle doucement. Il y a un petit *bolohop* quand je le relâche.

Il ne m'entend peut-être pas... C'est peut-être à cause du vent ?

Je le refais un peu plus fort...

Rien...

Maintenant, je bouillonne, j'envoie le *tokivoki* à travers la chambre, peut-être qu'il cogne et se casse, mais c'est assez, on ne me la fait pas à l'envers.

Je n'aurai pas la réponse, et peut-être est-ce fait exprès. Que tout est fait pour qu'on se questionne... Parce qu'il est là, bien sûr, et pas dans la salle des fêtes de mon village avec une barbe tellement moche que, bébé, j'avais tiré dessus et qu'elle s'était décrochée. C'est là que j'ai su qu'il y avait un problème.

Je crois que je vais accepter de me laisser bercer. De toute façon, ce que j'aime le plus moi, à Noël, c'est l'attente.

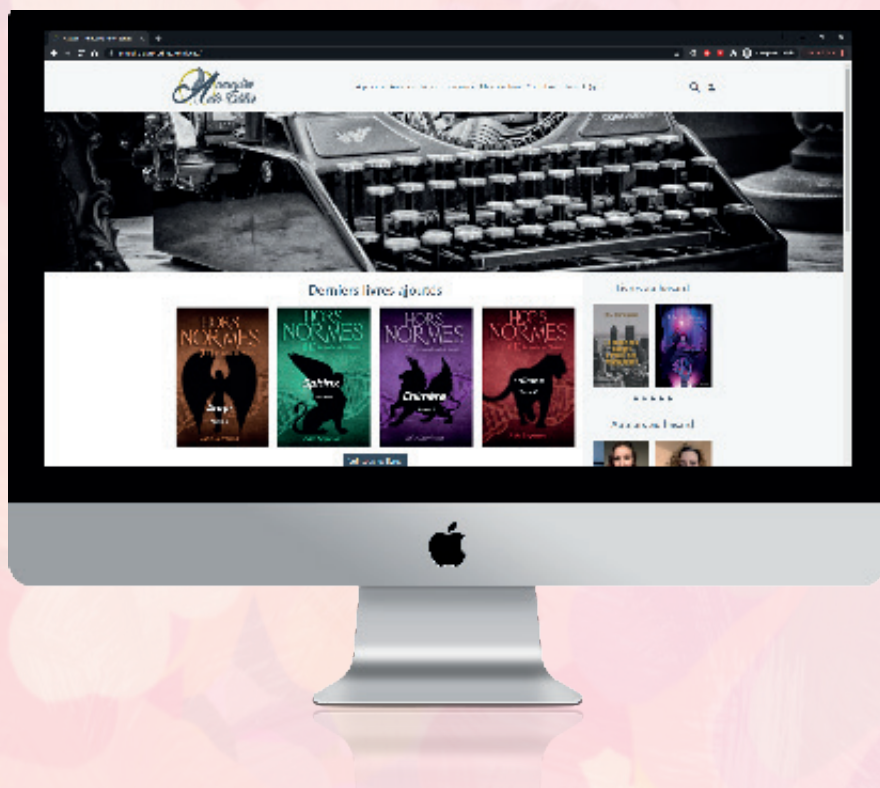
La ville dormait

Maintenant calmée, je me blottis dans mon lit avec Ciboule, mon lapin, mon corps au chaud, mes mains au-dessus de la couette, j'attends qu'elles soient assez froides pour les joindre avec le reste, c'est le petit frisson de la température qui grimpe. Je sais que la magie opère quelque part, et c'est finalement ce qui compte. Si la ville dort, c'est pour une bonne raison. Le bois crépite, les parents ronflent. Demain, à cette heure, le salon débordera de tendresse et d'emballages cadeaux. J'attends avant de dormir, car le moment préféré est là, il est dans ma tête, il est doux, chaud, il sent le gâteau dans le four, le chapon farci, le jus de pomme, la cannelle. J'imagine un peu les paquets, mais les jouets, c'est la virgule dans la phrase, c'est le goûter dans le cartable, le château de sable en été... c'est beau, mais moins que l'attente et l'imagination d'avant-fête. Et je profite en avance, dans la paix qu'offre le silence.

Mes paupières se ferment un peu, l'envoûtement de la nuit me gagne, mais non, je pense à demain, à la déco de table, à la fumée des bougies soufflées, à la cire fondue sur la nappe en papier. Je pense aux invités qui seront pris dans leur discussion de grands, et qu'à ce moment-là, je n'existerai pour personne, mais j'éprouverai de la joie de les voir, de savoir qu'on passe le même moment. Il y aura des odeurs, des lumières partout, pas de neige – ce n'est que dans les films et je m'en fiche. On n'aura plus faim dès l'entrée, car maman m'aura dit de ne pas trop me gaver, et je ne l'aurai pas écoutée (vous voyez bien qu'on n'est pas si sages). Mais ce sera beau, car je crois que Noël c'est fait pour ça. Tout le monde sera heureux, la maison sera jolie et tous les murs sentiront bon.

L'ivresse du sommeil m'emporte, je rejoins la ville qui dort... j'ai hâte.

Annuaire Auto-Édités




<https://annuaire-auto-edites.johnlucas.fr>

Le Sonneur d'Irylia (Partie 3)

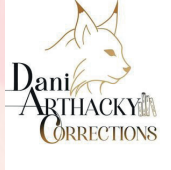





Oren le conteur

 oren_le_conteur

 <https://www.amazon.fr/Oren-le-Conteur/c/B097MMYFNC>



Danièle Hard

 dani_arthacky_corrections

LE SONNEUR D'IRYLIA (PARTIE 3)

« Je vous en prie, aidez-moi. J'ai besoin d'elle... Ramenez-la-moi. Rendez-moi ma mère. Elle est innocente, elle n'a rien à faire dans l'au-delà, sa place est ici avec moi. Je vous supplie, Dieu Serpent, de me venir en aide. Relâchez votre étreinte et laissez Odolina revenir. Prenez la vie de ces hommes responsables de sa mort. Prenez la vie des Iryliens s'il le faut. Oh ! Dieu Serpent, je vous implore, moi, Tobin, nouveau Sonneur, détenteur du marteau, je vous offre ma loyauté en échange de l'âme d'Odolina ! »

L'incompréhension et la stupeur avaient envahi le cœur des Iryliens. Certains s'étaient rués vers la porte de la haute tour en suppliant Cysim et Yldegroln de leur venir en aide. Les deux hommes, quant à eux, s'étaient plongés dans les livres afin d'obtenir des réponses, des informations sur ce que le Sonneur venait de provoquer. Au sommet, ce dernier contemplait son œuvre : le marteau brisé à ses pieds, les clameurs venant de la ville et celles du monde

Le Sonneur d'Irylia (Partie 3)

d'Oryn, qu'il pensait percevoir. Il se baissa soudain, posa le coffret contenant le cœur d'Odolina à côté de l'outil sacré et d'une boîte en bois sombre sur laquelle était gravé le symbole du Dieu Serpent Azuréen. Suivant les instructions figurant sur le parchemin déposé là par l'homme aux dents bleues, Tobin transféra le cœur de sa mère dans l'autre boîte, ainsi qu'un éclat du marteau. Puis il psalmodia l'incantation écrite sur le parchemin.

L'obscurité était à présent tombée sur Irylia. Il était impossible de savoir si le cerf herbacé avait laissé sa place au corbeau nuit, mais l'absence de créatures d'outre-monde laissait à penser qu'il n'en était rien. Le temps passant, les habitants finirent par se calmer. Aucun cataclysme n'était en vue. Le ciel était dégagé, les étoiles scintillaient, le vent légèrement frais mais pas mordant. Les gardes de la ville finirent par disperser la foule et invitèrent les gens à regagner leurs maisons. Étrangement, tout le monde semblait avoir oublié Tobin. Dans la haute tour Azurine, Cysim et Yldegroln poursuivaient leurs recherches. Mais il n'était fait mention nulle part de ce qu'il adviendrait si le Sonneur jouait le chant des Dames à l'envers. Les gardiens des souvenirs ne retranscrivent que les événements passés. Et la période sombre sous la protection du corbeau nuit ayant été effacée des mémoires, il était impossible de prédire ce qui allait se produire. Yldegroln décida de s'en remettre aux visions des pythies d'Elnaryl. Il quitta la tour, puis chevaucha vers le sud. Cysim, quant à lui, gravit l'escalier menant au sommet. Durant l'ascension des mille marches, son esprit devint de plus en plus troublé, si bien qu'une fois arrivé tout en haut, il eut beaucoup de mal à comprendre ce qu'il avait sous les yeux. Allongés sur le sol, deux corps. Celui de Tobin et celui d'une femme. Le maître des cloches remarqua également le marteau du Sonneur brisé, ainsi que la boîte portant le symbole du Dieu Serpent. Cysim se jeta sur Tobin afin de s'assurer que le cœur de ce dernier battait encore. Il fit de même avec la femme. Tous deux étaient en vie.

« Vous devrez jouer le chant des Dames une fois, tel qu'ils vous l'ont appris. Puis vous martèlerez chaque note dans l'ordre inverse. Ainsi, le marteau se brisera et la magie des flammes éternelles sera à vous. Il vous suffira de planter un éclat dans le cœur de votre

mère pour la ressusciter. Vous devrez lire cette incantation afin de ranimer son feu intérieur.

— Qu’advient-il des dieux protecteurs et de la tradition du Sonneur si le marteau est détruit ?

— Oh, rien de dramatique, rassurez-vous. La vie suivra son cours naturellement, et vous aurez de nouveau votre mère à vos côtés. »

Tobin accepta le marché proposé par l’homme aux dents bleues. Retrouver sa mère lui importait bien plus que le sort du monde d’Oryn. Il retourna chez sa tante après avoir demandé une dernière faveur :

« Venez me voir, demain, à la taverne. Vous me demanderez de vous donner le marteau. Les habitués protesteront. Vous leur direz que ne pas jouer le chant pourrait permettre de vivre un cycle de plus sous la protection du cerf. Faites en sorte de semer le doute afin que cette théorie se propage. Ils finiront par s’en prendre les uns aux autres, et cela me permettra d’agir discrètement en plus de satisfaire mon désir de vengeance. »

Tobin parti, l’homme encapuchonné se tourna vers la statue du Dieu Serpent :

« Qu’espérez-vous obtenir, mon Seigneur ? Le pouvoir ? Je ne comprends pas, pourquoi ressusciter cette femme ? Oh, d’accord, je vois. »

Il semblait discuter avec une voix que lui seul pouvait entendre.

« Mais alors, vous n’avez pas dit toute la vérité au jeune Tobin ? Bien sûr, je comprends à présent. Espérons qu’il fera ce qu’on lui demande. Il semble assez instable. Oui, vous avez raison, mon Seigneur, l’amour peut faire loup d’un agneau. »

Une semaine venait de s’écouler. Tobin et la femme retrouvée à ses côtés étaient toujours inconscients. Cysim les avait fait conduire auprès des guérisseuses. Il venait chaque jour s’enquérir de leur état. Yldegrohn n’était pas encore revenu. Le flou persistait mais cela n’empêchait pas les Iryliens de vaquer à leurs occupations. Les navires partaient en mer, les marchands faisaient recette

Le Sonneur d'Irylia (Partie 3)

et les voyageurs se succédaient au Ruisseau Écumeux. Elsie, quant à elle, avait perdu le sourire. Elle servait ses clients mais le cœur n'y était pas. Elle se sentait coupable de ne pas avoir su protéger Tobin et devait subir les interrogatoires et les diatribes des habitants et des gens de passage. Tobin n'avait pas respecté la coutume ancestrale : pour les dévotieux, il était un paria, pour les autres, il était tantôt héros, tantôt crétin. Son acte demeurerait incompris de tous. Le secret, concernant la femme mystérieuse, n'avait pas encore été ébruité.

Un matin, alors qu'Elsie astiquait ses godets, elle fut conviée au temple de guérison, sur ordre du maître des cloches. Une fois sur place, ce dernier l'emmena au chevet de Tobin. Mais alors qu'elle s'avançait vers son neveu, elle se figea devant le lit voisin.

« Est-ce que tout va bien ? demanda Cysim.

— J'suis pas bien sûre, m'sieur ! C'est que j'ai pas pour habitude de voir des fantômes ! répondit Elsie.

— Des fantô... Vous connaissez cette personne ?

— Si je la connais ? J'saurais pas vous dire, mais ce que j'sais c'est qu'elle ressemble à s'y méprendre à ma défunte sœur, Odolina.

— Odolina ? La mère de Tobin ?

— Celle-là même...

— Par les dieux protecteurs ! Je comprends à présent ! Tobin a trouvé le moyen de détourner le pouvoir des flammes éternelles pour ressusciter sa mère ! s'exclama Cysim.

— Vous avez abusé de mandrivoise ! Ce que vous dites là est pas possible ! lança Elsie. Le Serpent Azuréen ne relâche jamais son étreinte.

— Sauf si... dit-il en lui montrant la boîte gravée, Tobin et le Dieu Serpent ont passé un accord ! Sa position de Sonneur, détenteur du marteau sacré, faisait de lui un allié de choix. Ce qu'il reste à savoir, c'est ce que le Serpent a demandé en retour. Il est rare que les dieux se montrent altruistes. Rien n'est jamais gratuit dans ce bas monde. »

Soudain, une puissante détonation ébranla la cité. Au même moment, Yldegroln pénétra dans le temple de guérison.

« Cysim ! C'est une catastrophe ! hurla le gardien des souvenirs.

— Par les dieux, mais que se passe-t-il ?

— Les pythies ont eu une vision !

Une seconde détonation fit trembler les vitraux du temple.

— ... Oryn est perdu !

— Mais enfin, Yldegroln, ressaisissez-vous ! Qu'avez-vous appris ?

— Les pythies ont vu la colère des dieux ! La place du cerf herbacé est vacante, il n'est aucun animal protecteur veillant sur nous à l'heure où je vous parle !

— Ben, qu'est-ce que ça change ? demanda Elsie.

— Vous ne comprenez pas ? s'inquiéta Yldegroln, s'il n'est aucun dieu légitime, cela signifie que chacun d'entre eux peut prétendre au titre !

— Et par conséquent, poursuivit Cysim, semer la discorde au sein même du jardin céleste !

— Mais qu'ils se tapent dessus, en quoi ça nous r'garde ?

Une nouvelle détonation couvrit la voix d'Elsie tandis que la lumière semblait disparaître au-dehors.

— Si les dieux se disputent ce cycle, leurs influences s'alterneront de façon chaotique ! Venez voir par vous-même ! »

Yldegroln invita Elsie et Cysim à le suivre à l'extérieur du temple. De sombres nuages avaient envahi le ciel. De violents orages éclataient au-dessus de la ville. Le vent s'était levé et les fortes bourrasques emportaient avec elles tout ce qui n'était pas solidement fixé. Soudain, la foudre s'abattit sur le sommet de la haute tour Azurine, provoquant une explosion qui précipita les trois dames d'airain dans le vide.

L'une d'elles s'écrasa sur le toit d'une maison qui s'écroula sous le poids de la cloche. Une autre vrilla et ricocha sur les pavés de la grande rue, détruisant tout sur son passage. Quant à la dernière,

Le Sonneur d'Irylia (Partie 3)

elle tomba non loin du temple de guérison, ravageant la grande fontaine d'Irylia.

« L'aigle tonnerre... murmura Cysim. »

Le vent cessa, contre toute attente, et les nuages disparurent. Il faisait jour à présent et le ciel avait retrouvé sa couleur bleue. Le soleil régnait de nouveau en maître dans les cieux, sous les yeux des habitants stupéfaits et choqués par ce qu'ils venaient de vivre. Irylia était dans un triste état. Des arbres avaient été arrachés et trimbalés aux quatre coins de la ville. Beaucoup de maisons n'avaient plus de toiture, les étals étaient renversés, certains avaient fini leur course dans les feuillus encore debout.

« Eh beh... Ils plaisantent pas là-haut !

— Et encore, ce n'est qu'un avant-goût de ce qui nous attend, déplora Yldegroln, l'aigle tonnerre est, certes, puissant, mais bien d'autres le surpassent aisément. »

Le jardin céleste est la demeure des dieux. D'après les récits des conteurs d'Oryn, il s'agirait d'un vaste monde divisé en différents biomes. Les animaux protecteurs y demeureraient endormis en attendant d'être réveillés par le chant des Dames. Au centre de ce monde se trouverait un trône, d'après certains, un temple pour d'autres, que viendrait occuper le Dieu légitime le temps d'un cycle. Un grand sablier égrainerait les jours de règne sous la surveillance du Berger.

Afin d'éviter le chaos et de veiller à ce que chacun reste à sa place, et joue sa partition sans fausses notes, il faut un chef d'orchestre. Ce dernier est connu sous le nom du Berger des dieux. C'est lui qui attribue, de façon impartiale et équitable, le titre d'animal protecteur. Évidemment, personne ne sait qui il est et ce à quoi il ressemble. Pour beaucoup, son existence n'est que le fruit de l'imaginaire débridé des dompteurs de plumes et autres bardes. Les croyances sont nombreuses et varient d'un peuple à l'autre. Certains défendent qu'il n'est aucun homme capable de dresser les animaux du jardin céleste et qu'il serait fou, voire insultant, d'imaginer que ces derniers se comporteraient comme de vulgaires bêtes sauvages.

D'après Yldegroln, et les pythies de la forêt d'Elnaryl, le chant joué par Tobin avait eu pour effet de réveiller simultanément tous les animaux protecteurs. La destruction du marteau, et du sommet de la haute tour Azurine durant la tempête, avait coupé la seule voie reliant Oryn au jardin céleste. Ciel et Terre étaient à présent totalement déconnectés et les conséquences seraient catastrophiques si le Berger ne parvenait pas à remettre de l'ordre. La vision de Soléa, Laureline et Rena, était, comme souvent, soumise à interprétation :

« La nuit tombant en pleine après-midi, de la neige et de fortes chaleurs par intermittence, causant des inondations amplifiées par l'influence des dieux aquatiques, précisa le gardien des souvenirs. Sécheresse, blizzard, pluies diluviennes d'intensité et de fréquence variables, impossibles à prédire. L'abondance des récoltes au matin, et le pourrissement de ces dernières en soirée. Un océan plat sans vent ni vaguelettes qui se démonte et engloutit les navires en quelques secondes. L'incertitude constante et l'imprévisibilité éternelle. Voici, mes amis, ce qui nous attend. »

Les Iryliens étaient rassemblés sur la grande place et écoutaient, effrayés, le discours d'Yldegroln. Il fallait à présent que les peuples prennent conscience de l'avenir. Les Guetteurs furent envoyés par le monde pour transmettre le message. Le temps était venu de rassembler les Puissants dans la halle des monarques, au sommet de la montagne écarlate.

La gouvernance du monde d'Oryn est partagée entre les quatre Entités Royales. Chaque entité étant l'incarnation d'un élément de la nature. L'eau, l'air, le feu et la terre ont, ainsi, la possibilité de décider et d'agir. Leurs essences sont contenues dans quatre cristaux déposés sur le front d'un nourrisson désigné par leur élément respectif. L'enfant de l'eau naîtra avec les orteils palmés. Celui du feu verra ses iris teintés d'un rouge vif. De la sève remplacera le sang de l'enfant de la terre et des ailes pousseront dans le dos de celui de l'air. N'étant pas immortelles, les quatre Entités Royales règnent le temps d'une vie avant d'être remplacées le jour même de leur mort. Les Puissants n'avaient pas été réunis depuis le cycle du corbeau nuit, et aucun ouvrage n'existait pour en témoigner.

Le Sonneur d'Irylia (Partie 3)

La neige tombait sans fin sur Irylia depuis bientôt dix jours. Les habitants passaient leur temps à déblayer les routes, les allées devant leurs portes. Les navires étant prisonniers des glaces, les marins n'avaient pu quitter le port. La ville, frigorifiée, tournait au ralenti. Non loin de là, de grandes discussions se tenaient à la halle des monarques. Des décisions importantes devaient être prises. Tandis que le sort d'Oryn était en train de se jouer dans la montagne, au temple de guérison, un garçon s'éveilla. Tobin ouvrit enfin les yeux. Il ignorait alors où il se trouvait, ainsi que les événements ayant eu lieu depuis le jour du grand renouvellement. Mais alors qu'il se redressait lentement, il vit sa mère, encore endormie, dans le lit voisin. À ce moment, Tobin ressentit autant de joie que de peur. Son cœur fut inondé d'émotions contradictoires. Il s'approcha d'Odolina et effleura son bras. Sa peau était chaude et douce, comme dans ses souvenirs. Il lui prit la main et murmura : « Maman ».

Les paupières se soulevèrent et révélèrent deux iris d'un vert émeraude magnifique. Sa vision était troublée et son corps, engourdi, parcouru de fourmillements désagréables. Mais, doucement, lentement, elle retrouva l'usage de ses membres. Ses doigts, enlacés dans ceux de Tobin, ses bras, ses jambes... Après quelques minutes, Odolina se redressa et, se réveillant d'un long sommeil sans comprendre ce qu'il s'était passé, gratifia son enfant d'un regard aimant avant de lui offrir son plus doux sourire. Tobin avait réussi à redonner vie à sa mère, injustement exécutée par les hommes-loups suite aux agissements condamnables de quelques guetteurs. Il avait choisi son propre bonheur au risque d'en faire payer le prix aux peuples d'Oryn car, à ses yeux, ce peuple n'était pas le sien. Parce que l'on ne peut accepter de sacrifier les membres de sa communauté au nom des quelques lois absurdes dictées par des Hommes tout aussi insensés.

Tobin et Odolina quittèrent le temple de guérison pour se rendre au Ruisseau Écumeux. Une fois dehors, ils furent surpris de retrouver Irylia à moitié détruite et ensevelie sous la neige. Personne ne leur prêtait attention. Les habitants étaient trop occupés à tenter de survivre à cet hiver inopiné que le renard blanc imposait au monde. Ils passèrent à côté de Laureline, l'une des trois dames d'airain qui gisait sur le sol près de la grande fontaine en

ruine. Les intempéries avaient empêché les Iryliens de rebâtir leur ville. Lorsqu'ils arrivèrent au port, ce dernier avait perdu sa magnificence d'antan. Les navires n'étaient plus qu'épaves glacées et les quais demeuraient déserts. Plus de chants de marins, plus de marchands hélant le chaland en vantant la qualité de ses produits... On n'entendait plus que le sifflement du vent et les plaintes de quelques goélands agonisants. La taverne d'Elsie se tenait là, fidèle au poste, prête à accueillir les voyageurs, à offrir un peu de chaleur. À l'intérieur, quelques clients s'enivraient de mandrivoise autour d'un feu de cheminée qu'Elsie nourrissait généreusement. Lorsqu'elle vit entrer sa sœur et son neveu, elle ne put s'empêcher de laisser tomber à terre les quelques bûches qu'elle s'appêtait à jeter aux flammes :

« Par les dieux ! Vous v'là enfin ? lança-t-elle les yeux humides. J'ai bien cru ne plus vous r'voir, enfin, Tobin, parce que... Je n'arrive pas à le croire, c'est bien toi, Odolina ?

— Oui, Elsie, c'est bien moi, qui veux-tu que ce soit ? sourit la jeune femme.

— Bonjour, ma tante, ajouta Tobin ».

Elsie se précipita sur eux pour les serrer contre elle. Elle leur servit un lait chaud et leur découpa deux clomélos.

« Tobin ! Dis-moi tout ! Comment qu't'as fait ton compte ? ! demanda Elsie.

— J'ai passé un pacte avec le Dieu Serpent, répondit le jeune homme. Je ne t'en ai pas parlé parce que j'avais peur que tu m'en dissuades.

— À juste titre, mon gars ! Pactiser avec les dieux n'est pas sans danger ! Surtout avec cette vipère azurée !

— Allons, intervint Odolina, il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte. Je l'ai rencontré et il est tout à fait charmant.

— Ma pauvre sœur, t'as pas encore les idées claires...

— Mais je t'assure, insista-t-elle, il s'est montré particulièrement prévenant. Bien plus que la plupart des gens croisés dans une vie.

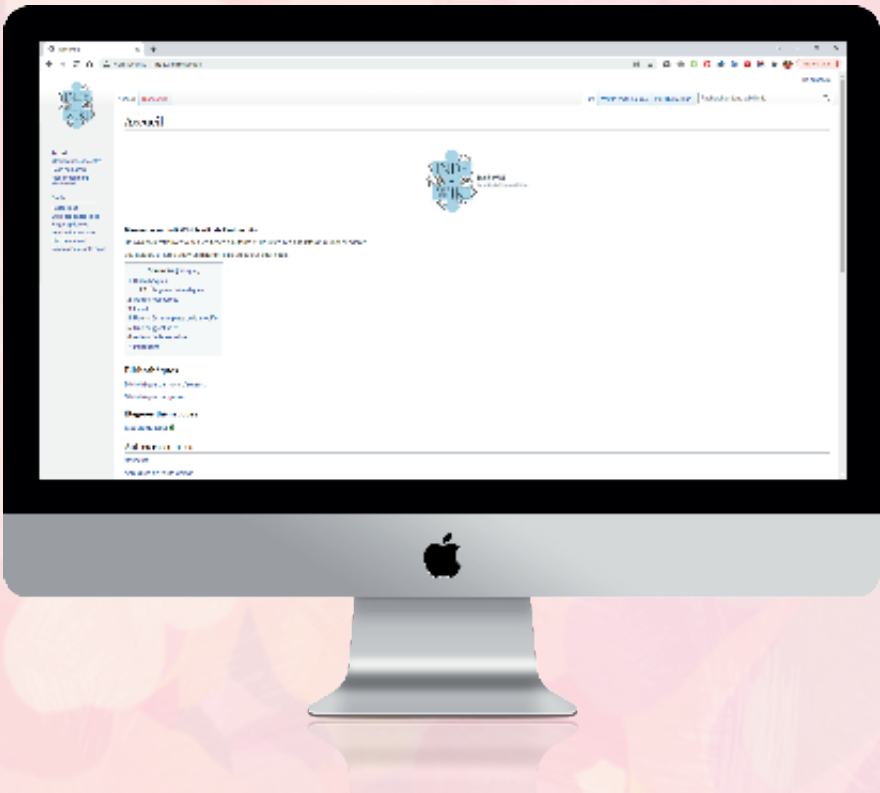
Le Sonneur d'Irylia (Partie 3)

— Bon bah, si tu le dis. Qu'importe les bestioles, ce qui compte c'est d'être de nouveau réunis !

— Oui, tante Elsie. Rien n'est plus important que d'être entouré des siens... »

C'est ainsi que Tobin, le dernier sonneur d'Irylia, fit revenir sa mère du royaume des morts. Influencé par l'amour, la peine et la colère, le jeune homme n'hésita pas à sacrifier l'équilibre du monde d'Oryn pour retrouver celle qu'il aimait plus que tout et que la main de l'homme lui avait enlevée quelques cycles plus tôt. L'histoire du Sonneur d'Irylia s'achevait là car, le marteau ayant été détruit, et les dames d'airain ayant été projetées hors du sommet de la haute tour Azurine, il demeurait impossible de mener à bien la cérémonie du grand renouvellement.

Mais, pour autant, l'histoire de Tobin n'était pas terminée. Tandis qu'il se réjouissait du retour d'Odolina, il ignorait tout de la réaction en chaîne que sa décision avait générée. À la halle des monarques, alors qu'aucune décision n'avait été prise, les discussions furent interrompues par l'arrivée d'un homme que personne ne pensait revoir. Muni d'une carte indiquant l'emplacement du Berger des dieux, le capitaine Oweyn, le père de Tobin, se présenta devant les Entités Royales. Ce qu'il leur raconta, ainsi que l'avenir d'Oryn, vous sera, un jour, conté. Le combat des dieux était sur le point de commencer, mais ceci est une autre histoire...




<http://indewiki.fr>






Antoine Bianconi

 ab2montigny



Danièle Hard

 dani_arthacky_corrections

AINSI TOMBE LA NEIGE

L'hiver est sans doute la période la plus sympathique pour se rendre au Colorado. Les montagnes enneigées, les pistes de ski et les sapins gigantesques couverts de poudreuse confèrent à cette période une aura de magie. Qui n'a jamais aimé voir la neige tomber par la fenêtre en buvant un chocolat brûlant, éprouvé la délicieuse sensation de mettre ses mains froides devant le feu crépitant, ou songé au bonheur de ceux qui, en ville, vivent pile là où les haut-parleurs crachent de superbes chants de Noël toute la journée ?

Steve Woodbeech faisait partie de ces gens pour qui la période de fin d'année était un instant sacré, avec ses rituels, ses habitudes, ses conventions inamovibles. Comme chaque année, il s'apprêtait à célébrer la grande fête rouge et blanc avec sa femme Marteen, dans leur chalet sur les hauteurs de Woody Creek, dans la banlieue d'Aspen. C'était une petite maison, rustique, venue de Suisse par bateau, histoire d'être vraiment le plus européen possible. Steve

tenait particulièrement à ses origines depuis un récent test ADN généalogique. Il lui avait révélé qu'il était 35 % Français, 30 % Irlandais, 15 % Suisse, 10 % Anglais, 5 % Danois, 3 % Cherokee et 2 % indéterminé. Ainsi son chalet était-il décoré avec soin de peaux de mouton, sa cave était pleine d'excellentes bouteilles de vin français et il avait acheté une motoneige Jeep Cherokee, pour le style.

Tout cela valait de l'argent, beaucoup d'argent.

Il faut vous dire que depuis quelques années, Steve avait le plaisir immense d'être devenu un auteur à succès, même si pour cela il avait dû brader ses ambitions de poète. Cela avait été payant puisqu'il était devenu l'auteur de romance le plus lu du globe. Vous connaissez forcément tous au moins un de ses titres, tant il est vrai que *Sous un arbre tu te donnes* ou *Il en faut du courage pour s'aimer lorsqu'on est amoureux d'un homme-grenouille*, se trouvent dans toutes les bonnes bibliothèques.

Évidemment, la critique pouvait condamner, jeter l'opprobre, passer ses livres sous les fourches caudines, mais Steve s'en fichait. Il n'écrivait simplement pas pour ça.

Alors c'est sûr qu'au niveau du style on n'est pas vraiment sur du Proust ou du Zola, ne nous mentons pas. Enfin, qui sait, après tout ? Le soir de Noël n'est-il pas le plus propice au miracle ? Peut-être que, touché par la grâce, notre auteur à succès trouvera le filon pour devenir le prochain grand romancier américain ?

En attendant, dans la maison on s'affairait, Marteen aux fourneaux, Steve sur son ordinateur pour finir le script d'une nouvelle adaptation de son roman *J'ai aimé ton visage au premier regard même si je suis aveugle*. Il fallait absolument qu'il rende la première version du scénario à son invité de ce soir : Harry Fiddler. Son producteur, éditeur, confident, soutien fraternel, ami de trente ans, l'épaule réconfortante sur laquelle il pouvait venir pleurer les soirs de cafard.

Steve venait à peine de mettre le point final à son histoire qu'un coup se fit entendre à la porte. Il se leva pour aller ouvrir.

— Steve, vieille canaille ! fit Harry tout sourire

— Cette bonne vieille tête de blé d'Harry. Viens là que je te fasse un bisou !

Au grand étonnement d'Harry, quatre bises furent échangées. C'était une solide tradition dans le village de Montigny-la-Resle, en Bourgogne, d'où était originaire le plus lointain ancêtre connu de Steve.

— Je te présente quand même Vaclava, ma nouvelle amie.

Steve baisa la main de la jeune femme, sans s'empêcher d'admirer la fraîcheur et la jeunesse de la nouvelle compagne de son ami.

— Dis-leur de retirer les chaussures, cria Marteen depuis la cuisine, mettant fin à la rêverie.

Ils entrèrent et se mirent à l'aise dans le salon. Les hommes prirent un scotch, Marteen et Vaclava sympathisèrent autour d'un Singapore sling^[1] plutôt réussi.

— J'espère que cette fois, elle ne va pas gâcher notre amitié ! confessa Steve en aparté.

— Écoute, mon vieux, je sais que Deirdre ne te plaisait pas trop, mais crois-moi, tu l'as mal jugée. Et puis, il en faut plus pour qu'on se fasse la gueule, non ?

— On est comme Montaigne et La Boétie !

— Qui ?

Steve soupira.

— Faut te cultiver un petit peu, mon pote, c'est deux célèbres écrivains français de je sais plus quel siècle. Ils étaient super potes, en mode : Sylvie, Raymonde, meilleures amies du monde.

Harry leva les yeux au ciel. Depuis cette histoire de test, il trouvait que Steve avait pris quelques caractères bien français, comme l'arrogance et l'amour immodéré pour le bleu d'Auvergne.

— Bon, passons ! Ce script alors ?

— Je crois qu'on tient un truc ! Je te résume. Victoria est une avocate qui réussit dans la vie, elle a quitté son Wyoming natal pour s'installer à New York et s'apprête à épouser John, également avocat, mais aussi...

Steve n'a pas son pareil pour intriguer son auditoire en provoquant, toujours à propos, un suspens peu soutenable.

Ainsi tombe la neige

— ... mais aussi le capitaine de l'équipe de baseball du cabinet. Tout va donc pour le mieux jusqu'à ce que dix jours avant Noël, elle ne reçoive un coup de téléphone de sa mère. Malade, elle ne peut pas tenir la boutique de cupcakes familiale et un promoteur menace de raser le commerce pour en faire un parking. À contrecœur, Victoria revient aider sa mère et le vieux monsieur qui s'occupe de faire les glaçages fantaisie. S'ensuit un ensemble de péripéties ; elle apprend que John ne veut plus se marier car il est amoureux du capitaine de l'équipe de football de chez Wensworht & Cripple. Victoria tombe alors secrètement amoureuse de son ami d'enfance Tim, veuf depuis quelques semaines et papa d'un petit Tom, garçon revêche mais à la tendresse cachée, que seul l'amour de Victoria pourra sauver.

— C'est génial ! s'exclama Harry, fasciné.

— Attends le *plot twist*. À la fin, elle lâche le barreau pour reprendre la boutique de sa mère et on apprend que le vieux cuisinier n'était autre...

— Que le père Noël ? *divulgâcha* Harry.

— Euh non, un immigré mexicain sans papiers... remarqua Steve. Tu as peut-être raison, le premier jet n'est pas toujours très bon, je corrigerai ça.

Ils explosèrent de rire comme deux gamins. Ils savaient qu'ils auraient le temps de rediscuter de tout cela prochainement. Ce soir, il n'était plus temps de parler travail mais bien celui de consolider une amitié.

Tout le monde prit place autour de la cheminée en pierre de taille du Valais. Le feu réchauffait les âmes et les cœurs et il était inconcevable pour Steve de passer à côté de cet agrément. Il remit d'ailleurs une bonne bûche avant de passer à table. Marteen amena le repas, un menu de fête assez inhabituel :

— Escargots à la Guinness, rösti sauce *Marmite*, et pour le dessert des rollmops de bison. J'ai chiné tout ça sur le marché, dit-elle en s'assurant que le carton Amazon qui avait en fait servi à la livraison avait bien disparu dans le feu.

Elle avait cuisiné exprès pour faire plaisir à son mari, un melting-pot de saveurs et de savoir-faire à l'européenne. Réalisé grâce

à quelques savants tutos YouTube.

On se régala moyennement, toutefois, comme tout le monde autour de la table était poli, aucune remarque ne fusa. Le dîner fut arrosé d'un excellent vin de Savoie, qui râpait certes un peu la gorge mais ne manquait pas d'ajouter une touche différente à chaque bouchée. On parla, beaucoup. De la guerre en cours, des nouveautés littéraires, de l'histoire de la mélodie des fesses de Jérôme Bosch ^[2]. Ils refaisaient le monde une fois encore, comme quand de vrais amis passent une soirée ensemble.

Le dessert fut unanimement refusé, non pas que les rollmops n'inspiraient personne, mais le plat avait été bien copieux et pas très *healthy*. Vaclava et Harry s'étaient lancés dans l'Instagram fitness, il fallait qu'ils fassent un peu attention.

Une fois le « dîner » achevé, ils s'installèrent devant le feu, sur les confortables canapés suédois d'une célèbre marque de mobilier modulaire. Plus personne ne parlait, chacun profitait de l'instant, suspendu. Il y avait de la magie dans l'air. Par la fenêtre, on distinguait la neige qui se mit à tomber à gros flocons, s'écrasant sur les carreaux en un tableau unique et onirique.

Le feu rendait les visages plus beaux, en dessinant des formes géométriques exquises, jouant de l'ombre et de la lumière pour faire paraître tout le monde plus jeune et plus fringant. Les corps s'étaient ramollis par la fatigue et la chaleur, il ne faisait pas de doute qu'à tout moment l'un d'entre eux allait céder au sommeil. C'était décidément un moment gracieux, que rien ne semblait pouvoir perturber.

— Bon, et si on allait faire la vaisselle, dit Steve en frappant la cuisse d'Harry.

— Vendu ! dit Harry qui se leva brusquement. Ce qui ne manqua pas de sortir Vaclava de sa douce torpeur.

La stratégie était évidente, Steve voulait prendre un moment pour papoter avec Harry, et aussi en profiter pour passer pour un mec moderne qui fait la vaisselle. Une pierre, deux coups !

— Il va falloir qu'on parle de mon prochain roman, Harry !

— Oui, nous avons un contrat. Il te reste encore douze mois pour le boucler.

Ainsi tombe la neige

— Je ne sais pas si j'aurai la force !

Cette réplique estomaqua l'éditeur, au point qu'il faillit lâcher le plat à gratin qu'il était en train de nettoyer.

— J'en ai plus qu'assez des romances. Des histoires cul-cul et de tout ce qui tourne autour de l'amour. Je suis vidé.

Un lourd silence s'installa, seulement troublé par le frottement des éponges.

— Je ne sais pas, moi ! Pars en vacances. La Jamaïque, tu connais ? En plus, ça pourrait faire un décor idéal pour un prochain livre et...

— S'il te plaît ! Je suis sérieux. J'ai une idée derrière la tête...

— Laquelle ?

— Je veux écrire le prochain grand roman américain.

Steve se tourna vers Harry, il lui désigna un livre posé sur la table. Harry regarda :

— *Germinal* ?

— Émile Zola, sans doute un des plus illustres écrivains français.

— Et donc ?

— C'est ça que je veux faire. Je veux raconter le monde, de manière précise, factuelle. Je veux raconter l'Amérique comme Zola l'aurait fait !

— Et tu vas faire quoi ?

— Je t'ai déjà parlé du fait que j'avais du sang cherokee ?

— Mais bordel, t'es pâle comme une crotte de laitier et roux comme un Irlandais, qu'est-ce que tu me chantes ?

— Justement, je veux que mon prochain roman parle de ça, de nos racines indiennes, de ce que nous devons à ce peuple. De notre dette en tant que pays.

Harry passa nerveusement les mains sur son visage, ce qui lui fit plus mal que d'habitude tant il est vrai qu'il avait oublié de lâcher l'éponge Gratex 3000 qu'il tenait fermement. Ce geste, douloureux, Steve le connaissait bien, c'était celui de la désapprobation.

— J'ai besoin de toi, de ton soutien !

— Bon, on va trouver un compromis. OK pour la sociologie, mais il faut une histoire d'amour. Un péquenot blanc de l'Indiana qui débarque dans une réserve, un truc comme ça. Je veux du docteur Quinn !

Steve réfléchit un instant. De toute manière, Harry ne relisait jamais les manuscrits. Il pourrait facilement le berner.

— Tope là ! dit-il, la main tendue vers son ami.

Les deux hommes se serrèrent les mains, en un bruit crispant de gant de cuisine. C'était le signe du contrat synallagmatique qui les réunissait une fois encore. Une nouvelle aventure démarrait pour Steve. Il allait enfin montrer à la face du monde ce dont il était capable. La révolution Woodbeece était en marche.

Ils achevèrent la vaisselle en silence. Marteen et Vaclava somnolaient gentiment dans le salon lorsque les deux hommes revinrent.

— Je crois que le cocktail et le vin étaient un peu forts, j'ai la tête qui tourne, dit Marteen.

— Moi aussi, ajouta Vaclava.

— Idem de mon côté, dit Harry. Je pense que la fatigue et l'altitude n'aident pas !

Tout ce petit monde décida qu'il était grand temps d'aller au lit. Bousculade dans les salles de bain, pyjama et dernier pipi... en dix minutes, c'était réglé. Steve hésita un instant mais décida finalement de laisser mourir le feu car il faisait trop chaud dans le salon.

Marteen et Steve se retrouvèrent enfin au lit. C'était sans doute le moment qu'ils préféraient tous les deux.

— Tu sais, Marteen, j'ai vraiment de la chance de m'endormir chaque soir dans tes bras. De sentir ta peau contre la mienne, d'entendre ton rire, de voir la profondeur de ton esprit brillant dans tes yeux... Tu es une femme puissante, tu as révélé ce que j'avais de mieux en moi. Je ne peux pas imaginer ma vie sans toi.

Steve passa la main dans les cheveux de sa femme et lui donna un baiser, fort, vigoureux, amoureux.

— Moi aussi, je t'aime. Tu es un homme fantastique. Chaque

Ainsi tombe la neige

seconde que je passe à tes côtés, tu m'irradies d'amour. Tu es mon tout, mon oxygène, par-dessus tout tu es l'ami que j'ai toujours rêvé d'avoir à mes côtés.

— Comme Montaigne et La Boétie.

— Qui ?

— Ce n'est rien, souffla Steve dans un sourire.

Ils fermèrent les yeux. Leurs corps enlacés comme des primo-amoureux ne laissaient aucun doute sur les sentiments de plénitude et d'attachement qui les animaient.

On retrouva tout ce petit monde inanimé deux jours après la soirée. La faute à une cheminée qui n'avait pas été ramonée. L'ultime bûche de bois avait charbonné, provoquant un dégagement de monoxyde de carbone, qui fut fatal à toute la maisonnée.

Mourir comme Zola, *isn't it ironic ?*

^[1] 20 ml de gin, 40 ml de guignolet, 20 ml de jus de citron, 40 ml d'eau gazeuse, servir frais.

^[2] <https://www.radiofrance.fr/francemusique/les-fesses-de-l-enfer-une-partition-cachee-dans-une-toile-de-bosch-3129852>.

Discord Scriptopia




<https://discord.gg/JJHPRqe6>



A
U
T
E
U
R




Emilie Bertin

 mylou_b_4

C
O
R
R
E
C
T
I
O
N



Mickaële Eloy

 mickaele_loy_autrice

RESTE MA RÉALITÉ

Les premiers rayons de soleil, filtrent par le rideau entrouvert et sortent James de son sommeil. Il se trouve dans son lit, pelotonné sous la couette, la peau humide d'une sueur moite et désagréable qui a inondé les draps. Le jeune homme se redresse et pose ses mains contre ces tempes pour tenter d'estomper sa migraine naissante, tandis qu'une douleur lancinante se fait sentir dans son torse. C'est bien souvent la même sensation qu'il ressent au réveil, mais il ne se l'explique toujours pas. Les souvenirs d'un mauvais rêve persistent encore un instant dans sa mémoire et il tente, sans succès, de les saisir au vol. La porte de la chambre s'ouvre alors avec un léger grincement, au moment où James laisse mollement retomber sa main sur la couverture.

— Tu es réveillé !

James fixe Rydia et un sourire incontrôlable apparaît sur son visage. Une douce chaleur prend la place de la douleur logée dans sa poitrine et, lorsque la jeune femme lui bondit dessus, tout semble

disparaître sous la vigueur de ses baisers.

James sent les gestes de sa femme frôler sa peau, son souffle sur sa joue, ses mains qui passent dans ses cheveux. Il explore ses formes qu'il connaît si bien mais dont il ne peut se lasser, comme si elle était la seule chose dont il ne puisse se passer.

Il la sert un peu plus contre lui et lui murmure des mots doux au creux de l'oreille. Il aime être allongé ainsi à ses côtés, serré contre elle dans leur lit trop grand, comme s'il n'y avait de l'espace que pour un corps.

Elle rit, se tourne vers lui et lui sourit avant de déposer un baiser léger sur ses lèvres.

— Moi aussi je t'aime.

Ses yeux ne mentent pas, mais à chaque fois qu'elle le lui dit, James se sent soulagé. Il a peur de la perdre un jour ; qu'elle ne lui réponde pas, qu'elle ne soit pas là à son réveil pour illuminer sa journée. Cette sensation là non plus il ne se l'explique pas, mais peut-être est-ce juste ça, l'amour.

— Je vais devoir aller au travail. S'exclame il soudain en constatant avec horreur l'heure tardive qu'affiche l'horloge murale.

— Et si tu restais avec moi ici aujourd'hui ?

— Quoi ? Pourquoi ?

Rydia hausse les épaules et, avec un sourire malicieux, s'installe au-dessus de lui, les mains sur son torse, pour l'empêcher de bouger.

— J'ai envie que ce soit une journée spéciale. Répond-elle en toute simplicité.

James ne peut s'empêcher de rire.

— Tu es tellement surprenante !

— Dis-moi oui !

James marque un instant d'hésitation. Les yeux de sa compagne brillent d'une lueur si particulière qu'il en est fasciné. Son cœur s'emballe un instant sous ce regard ardent, puis se serre, inexplicablement.

Romance

— Bon d'accord. Cède finalement le jeune homme, sans regret, avant de s'emparer de son portable.

Rydia pousse une petite exclamation de ravissement et ne cesse de sourire tandis que James appelle son bureau pour excuser son absence. Lorsqu'il raccroche, Rydia l'embrasse encore une fois et se blottit de nouveau contre lui. Il passe son bras sous elle et caresse distraitement ses cheveux blonds.

— Tu as encore fait un cauchemar ? Lui demande-t-elle soudain.

— Je n'en sais rien, je ne m'en souviens pas.

— N'y pense plus, ce n'est qu'un mauvais rêve... Lui murmure doucement Rydia.

James ferme les yeux, pour l'instant ses douleurs ont totalement disparu.

— Ne t'inquiète pas ma chérie, je le sais.

Ils passent leur matinée au lit, s'assoupissant parfois, discutant de choses et d'autres tandis que les heures passent. James embrasse Rydia autant qu'il peut, son corps réclame le sien. Elle rit quand il se décide à descendre la main le long de sa poitrine et qu'il se place au-dessus d'elle.

— Chacun son tour. Murmure la jeune femme d'un ton qui le fait vibrer jusqu'au fond de son cœur, tandis qu'elle attire son compagnon contre elle pour l'embrasser.

James se sent bien, il regarde son épouse dormir entre ses bras ; ses cheveux éparpillés sur l'oreiller, la peau pale, l'air paisible. Doucement, les paupières du jeune homme se ferment, tandis que son corps s'engourdit, s'abandonnant à la torpeur de cette matinée d'oisiveté. Soudain, une atroce douleur sort brutalement James de sa somnolence. Sa nuque se raidit sous l'effet de la souffrance qu'il ressent d'abord dans ses tempes, puis dans son front et même jusque dans sa mâchoire.

Un geste trop brusque réveille Rydia, au moment où James, n'y tenant plus, se redresse et saisit violemment son visage entre ses mains, pour tenter d'atténuer la douleur.

— James, que t'arrive il ?

— Je...

Le jeune homme ne sait quoi dire. Parler lui est douloureux et une irrépressible nausée lui retourne l'estomac.

Rydia le prend tendrement dans ses bras et il s'appuie contre elle, enfouissant son visage dans le creux de son épaule. James hume le parfum de lavande de son épouse comme si cette odeur familière pouvait repousser la douleur.

Peut-être que cela fonctionne vraiment. Pense James, alors que sa migraine semble s'estomper légèrement.

— Chéri, regarde-moi.

Il lève à grand peine les yeux vers Rydia. Elle esquisse un étrange sourire, calme, rassurant, mais empreint de tristesse.

Elle a les yeux verts. Pour James ce sont les plus beaux dans lesquels il ait jamais plongé son regard. Rydia lui parle. Elle lui parle d'eux

— Je ne pouvais pas savoir que je tomberais sur toi en allant me promener près d'un étang, pas vrai ? Il faisait un temps si triste ce jour-là, le ciel était gris, j'avais peur qu'il pleuve et pourtant quand tu t'es assis à côté de moi, rien n'avait plus d'importance, il aurait pu tomber des litres d'eau que je ne m'en serai pas aperçue !

Elle a un petit rire.

James se rallonge, il pose sa tête sur les genoux de sa femme et ferme les yeux pour l'écouter.

— Tu es apparu comme un chevalier au secours de sa princesse, sortant de nulle part et parlant sans cesse, de tout et de rien... j'aime t'écouter parler mon amour, déjà à ce moment-là j'ai su que je voulais entendre ta voix chaque jour jusqu'à ce que l'un de nous disparaisse.

Elle se tait un instant.

— J'ai dû tomber amoureux de toi dans les dix premières minutes ou tu es apparu dans mon existence.

James sourit, se détend. Les mots de Rydia résonnent en lui et trouvent un écho avec ses propres émotions. La douleur devient moins pernicieuse, plus lancinante. Va-t-elle disparaître ou s'ap-

prête-t-elle à le faire souffrir de nouveau ?

Cela importe peu puisque Rydia est avec lui, caressant ses cheveux d'un geste machinal, toujours plongée dans son monologue.

— J'ai voulu être à tes cotés à chaque instant, connaître tout de toi, pouvoir te protéger...

Que sais-je de toi Rydia ?

La question fait brusquement irruption dans l'esprit de James. Choqué, ce dernier repousse cette étrange pensée ; que ne sait-il pas de sa femme ! Pourtant, en cet instant, il ne parvient pas à se rappeler d'autre chose que de son prénom et de son nom ; le sien, celui qu'elle a pris quand elle a accepté de l'épouser...

Une nouvelle crise le saisit, il ne peut s'empêcher de penser à cela. A ce nom. Son nom. Quel était celui de Rydia avant qu'elle ne prenne le sien ?

Quand se sont-ils mariés ?

Un vertige s'empare de James. Troublé, il a soudain le sentiment que son cœur pourrait se briser à tout moment. Si seulement la douleur n'était pas si intense, il pourrait alors hurler ses doutes et ses craintes qui, au lieu de cela, s'emparent de lui.

— Rydia ?

— Oui ?

— Quel jour sommes-nous ?

Elle ne répond pas, se murant dans un silence bien trop intense pour une question aussi simple. Malgré sa migraine, James se redresse pour faire face à sa femme, dont les yeux fuient les siens.

La vérité frappe alors le jeune homme de plein fouet. Il n'a aucun souvenir. Il ne souvient pas de son travail, de sa maison, de sa famille ou de ses amis. Rien ne lui revient en mémoire. Rien de plus que cette matinée qu'il vient de vivre avec Rydia, cloîtré entre les quatre murs d'une chambre qui ne lui est pas familière.

Les yeux rivés sur Rydia, James se rend compte quel point il l'aime. Il sent son cœur battre plus fort quand elle est là, même à cet instant, si étrange et angoissant soit-il. Il remarque ses joues roses, la gêne et la tristesse qui ravagent ses traits sans qu'il ne

sache pourquoi, ses mains qui se nouent et se dénouent tandis que ses yeux se tournent parfois vers lui, semblant espérer qu'il abandonne sa question.

Alors qu'il refuse d'abandonner ses interrogations, malgré les supplications silencieuse de sa femme, un violent éclair traverse soudain le champ de vision de James, tandis que les élancements reprennent, martelant son crâne de plus belle. Sa vue se trouble et les concours du visage de Rydia deviennent indistinct, tandis que celui d'un inconnu se précise dans son esprit. Mais est-ce vraiment un inconnu ?

— Qui était ce ? Murmure le jeune homme en rouvrant les yeux.

— James s'il te plaît...

La voix de Rydia se brise. Ses larmes ne coulent pas encore, mais pour les rares fois où James l'a vu pleurer, il sait ce que ces yeux embrumés et ce regard de détresse veulent dire.

Mais quand l'ai-je vu pleurer ?

Il est incapable de s'en souvenir...

— Pourquoi tout me semble soudain si étrange Ryd s'il te plaît, dis-le-moi !

Il hurle presque et, presque sans s'en apercevoir, saisit Rydia par les épaules. Elle tressaille tandis que la première larme roule sur sa joue.

— Rien n'est réel James...

Elle parle si bas que le jeune homme est sûr d'avoir mal entendu.

— Quoi ?

Soudain, ses douleurs reprennent et de nouvelles images traversent l'esprit de James.

Il est assis, côté passager dans une voiture. James ne sait pas comment, mais il a la conviction qu'il s'agit d'une berline grise. Et qu'elle roule beaucoup trop vite. Il se tourne vers le conducteur et retrouve ce visage d'homme si familier. Il lui dit quelque chose, mais ne parvient pas saisir ses propres mots.

Cette fois, quand il rouvre les yeux, sa tête semble sur le point d'exploser. Il lève son regard sur sa femme et ne peut pas s'empêcher d'essuyer une larme qui coule le long de sa joue. Elle lâche un premier sanglot, qui déchire le cœur de James.

— Rydia...

— Je ne veux pas que tu partes ! s'écrie alors la jeune femme.
« Reste James, ne me quitte pas !

— De quoi parles-tu Rydia ?

Les mots s'étranglent dans la gorge de la jeune femme, qui une fois de plus ne parvient pas à répondre. Elle a l'air si malheureuse, si perdue, que James en oublie ses douleurs et ses questions. Il la sert contre lui. A cet instant, peu lui importe qu'il ne comprenne pas ce qu'elle essaie de lui, peu importe ce qui lui arrive, il ne supporte pas de la voir ainsi.

— Je t'aime. Lui murmure-t-elle.

— Je ne partirai jamais Rydia. Lui répond-il avec tendresse.

Mais elle secoue la tête et se dégage de son étreinte. Son visage a retrouvé des traits paisibles, seuls les sillons sur ses joues prouvent qu'elle pleurait, encore quelques secondes auparavant. La jeune femme prend une grande inspiration et déclare soudain :

— Rien de tout cela n'est réel mon amour, c'est toi qui l'a créé...

Elle parle à voix basse, mais cette fois il saisit la moindre de ses paroles et a les yeux rivés dans les siens.

— C'est impossible.

Elle secoue la tête tristement.

— Comment pourrais-tu ne pas être réelle ? s'exclame James, choqué par cette déclaration.

Il sent l'angoisse monter en lui.

— Tu ne te rappelles de rien parce que nous n'avons rien vécu d'autre que cette matinée. Elle se répète à chaque fois que tu ouvres les yeux. Et je suis là à chaque fois, je t'attends, pour être avec toi.

— Pourquoi suis-je ici ?

La réponse il l'a déjà. Un nouveau flash vient de lui traverser

l'esprit. La voiture a percuté un arbre. Il sent le goût du sang dans sa bouche. Un défilé de couleurs passe devant ses yeux. James comprend soudain que c'est ce cauchemar qui se répète pour lui chaque nuit.

— Je suis mort ?

Rydia secoue la tête.

— Pas encore.

— Alors je vis ?

— Pas vraiment non plus...

James comprend alors l'état dans lequel il se trouve. Las il sent son corps s'affaisser sous le poids de ces révélations.

Comment a-t-il pu passer tant de temps avec Rydia sans s'apercevoir de rien ? Comment a-t-il pu entièrement l'imaginer ? Pourquoi était-il si heureux à ses côtés si elle n'existe pas ?

— Je ne peux pas y croire. »

Ses forces le quittent peu à peu. Il se sent perdu, trahit même, sans qu'il ne puisse en vouloir à qui que ce soit.

Il regarde Rydia et même après ce choc, son cœur se sert. Il l'aime tellement ! Cela ne peut pas être simplement le fruit de son imagination !

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi ses souvenirs me reviennent ils ?

Il a peur, il se souvient de tout, du moindre détail de l'accident avant qu'il ne perde connaissance. Depuis combien de temps est-il dans le coma ? Combien de jours, de semaines, de mois, peut-être, a-t-il passé en compagnie d'une femme qui n'existe que dans sa tête ? Mais est-ce vraiment cela qui importe ? Ou plutôt la sensation qu'il a de perdre toute son existence, sa raison d'être en apprenant la vérité ?

— Parce que tu vas partir.

Elle esquisse un sourire, si triste qu'il termine de briser le cœur de James.

— Je vais me réveiller, c'est cela ?

Rydia acquiesce.

— Je ne veux pas te quitter.

Mais James sait que lutter est inutile, il le sent au plus profond de lui. Son corps réclame le retour de son esprit, après avoir tant lutté seul pour se remettre de l'accident. La réalité exige son retour.

— Mais ma réalité est ici.

Lui aussi pleure désormais. James sait qu'il n'en a plus longtemps à passer aux côtés de Rydia. Sa vie d'avant lui revient elle aussi, ses souvenirs remontent sans qu'il ait le temps de les analyser, de les trier, de ressentir pour eux la moindre émotion.

Et quelque part, James s'en fiche, il veut pouvoir trouver les mots pour dire au revoir à son épouse. Il bégaie un instant, la gorge nouée.

— Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée. Déclare t-il soudain.

Rydia lève les yeux vers lui, étonnée. Elle s'apprête à dire quelque chose, mais il ne lui en laisse pas le temps. Une main sur sa joue, il plante son regard dans le sien. Il tente ainsi de lui communiquer tout ce qu'il ressent, tout l'amour qu'il lui porte. Car il sait que ce sera la dernière fois.

— Je ne sais pas pourquoi c'est toi que j'ai imaginé Rydia, mais chacun des instants que j'ai passé à tes cotés ont été plus que ce que j'aurai pu espérer un jour. Peu importe, écoute moi bien, peu importe l'état dans lequel je me suis trouvé, peu importe que ce ne soit pas réel ! Tu es ma réalité, je ne parviendrais pas à en avoir d'autre, tu es... j'aurai voulu pouvoir passer le restant de mon existence à tes cotés.

Il s'étrangle tandis qu'elle pleure en silence. Ne sachant quoi ajouter, James avance son visage vers celui de la jeune femme et l'embrasse, espérant garder à jamais la sensation de ses lèvres se pressant furieusement contre les siennes.

— Je t'aime.

Quand James Hart sortit du coma, les infirmières se précipitèrent à ses côtés. En ouvrant les yeux, il vit les fils et les tuyaux qui le reliaient à un tas de machines bruyantes et ronronnantes. Des

murmures fusaient au-dessus de lui. Il n'y fit pas attention, il venait de s'apercevoir que son bras était tendu dans le vide, comme s'il voulait saisir quelque chose, tandis que son sang pulsait dans ses doigts. Les heures qui suivirent passèrent à une vitesse folle et restèrent floues dans la mémoire du rescapé.

Il se concentrait du mieux qu'il pouvait sur les soins que lui apportait le personnel de l'hôpital, sur la mise en place de son programme de rééducation. Mais tout lui semblait si lointain. Il venait à peine de se réveiller, mais il se sentait creux. Plusieurs fois il se surpris à tendre le bras dans le vide, cherchant à se souvenir de quoi il avait bien pu vouloir se saisir juste avant son réveil. Mais il n'y parvenait pas.

Il avait passé trois mois dans le coma. Son ami, Phil, était mort dans l'accident. Ils n'avaient tué personne d'autre. James avait un travail banal dans un bureau déprimant. Tandis que ses souvenirs lui revenaient, que les visites se multipliaient, il sentait de plus en plus que quelque chose lui manquait. Rien ne lui semblait avoir de sens dans cette vie qui était censée être la sienne.

Une nuit, il rêva, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son réveil. Il se trouvait près d'un lac. Non, d'un étang. L'herbe, les arbres autour de lui, tout était détrempé par la pluie battante qui tombait sans discontinuer. Face à lui, au bout du chemin, une silhouette s'avançait, abritée sous un manteau de pluie. Tout son corps fût pris d'un frisson lorsqu'il reconnut le visage caché sous le capuchon. Lorsqu'il vit l'éclatant sourire qui lui était destiné. Il sût immédiatement que c'était elle qui lui manquait ces jours durant.

— Rydia... murmura t-il.

— Tu dois vivre James.

Cette fois ci, il pût la toucher en tendant sa main. Sentir sa peau si douce sous ses doigts, tandis qu'elle l'étreignait de toutes ses forces.

— Pas sans toi. Répondit t-il en enfouissant son visage dans la chevelure de la jeune femme.

— Je n'existe pas James.

— Pour moi, tu es bien plus réelle que tout ce qui m'entoure depuis mon retour à la réalité.

Romance

Il lui sourit.

— Moi aussi je t'aime. Lui dit-elle enfin, tout en approchant son visage du sien.

A cet instant, James ouvrit les yeux, un sourire aux lèvres, la main tendue dans le vide tandis que son rêve s'échappait déjà de sa mémoire.






Sophie Mazuy



Mickaële Eloy

 [mickaele_elyo_autrice](https://www.instagram.com/mickaele_elyo_autrice)

LE NOËL DE DANIEL

Il était une fois, dans un petit village tout près de Londres, Noël pointait le bout de son nez et la fête commençait par se sentir dans certains quartiers. Les guirlandes vertes, rouges, jaunes et d'autres couleurs illuminaient les murs des maisons. Les cloches étaient, quant à elles, suspendues aux portes et les sapins de Noël défilaient aux arrières des camions pour aller orner les maisons des uns et des autres. Tout ceci sans oublier les belles mélodies dansantes de Noël qui rendent ivres de bonheur les petits enfants.

Dans le petit village vivaient Daniel et Ryan, deux frères qui, comme tous les autres enfants de leur âge, adoraient Noël et tout ce qu'il représentait. Tard dans la nuit, couchés dans leurs chambres respectives, les deux enfants ne pouvaient s'empêcher d'exprimer toute leur joie à l'idée de vivre un nouveau Noël inoubliable. Et rien que d'y penser, ils n'avaient plus sommeil.

— Je suis certain que la fête de cette année sera plus belle que celle de l'année dernière. Papa a acheté un sapin de Noël très

grand et nous allons pouvoir y accrocher toutes nos décorations. Tu verras, la maison va briller de mille couleurs finit par dire Ryan à son frère.

— Oui, tu as raison, Ryan. Je sens aussi que cette fête sera magnifique. Tout ce qui me préoccupe, c'est de savoir quel cadeau le Père Noël va m'apporter cette année. Je lui ai envoyé plein de lettres durant l'année alors, j'espère qu'il saura exaucer mes souhaits, dit Daniel.

— Moi aussi, commençait à dire Ryan avant de se plonger dans un lourd silence. Et si le père Noël ne nous apportait rien ? Qu'allons-nous faire ? finit par demander le jeune garçon.

Daniel ne voulait même pas imaginer cette éventualité.

— Ne pense pas à ces choses. D'ailleurs, nous avons été sages à l'école. Nous avons bien travaillé et avons respecté nos parents alors je ne vois pas pourquoi nous n'aurons pas de cadeaux de la part du Père Noël dit Daniel.

— Je sais... répondit Ryan.

Les deux enfants décidèrent alors de laisser cette discussion et de commencer par dormir dans l'espoir de faire de beaux rêves.

Plus tard dans cette nuit, les enfants dormaient profondément. Ryan souriait à certains moments, ce qui voulait certainement dire qu'il faisait de beaux rêves. De son côté, Daniel n'avait pas l'air d'être en joie. Il n'y avait pas de quoi l'être. En effet, dans son sommeil, le jeune garçon se retrouvait dans un endroit étrange où il y avait plein de nuages blanc autour de lui. Il ne sentait plus ses pieds et tout portait à croire qu'il avait le pouvoir de voler entre les nuages.

Le jeune garçon était là, observant tout autour de lui quand il vit deux rennes venir à lui. Derrière eux se trouvait une calèche, ornée de guirlandes qui brillaient, dans laquelle était assis un vieil homme habillé en rouge avec une longue barbe blanche. Autour de ce vieil homme qui n'était qu'autre que le Père Noël, les cloches scintillaient, se tapaient les uns contre les autres pour donner une mélodie de Noël incroyablement douce et apaisante.

Noël

— Père Noël ! s'écria le jeune garçon qui flottait au milieu des nuages tel un ange.

— Daniel, comment vas-tu ? demanda le Père Noël qui avait arrêté son bel engin pour discuter avec le jeune garçon.

— Je vais bien, Père Noël. Je suis tellement content de vous voir. J'ai plein de questions à vous poser, dit Daniel, tout ému.

— Calme-toi, mon garçon, je suis là pour toi. Alors que veux-tu me demander ? demanda le Père Noël.

Le jeune garçon reprit sa respiration et posa la question qui lui grattait la gorge.

— Avez-vous des cadeaux pour moi cette année ? demanda Daniel.

— Ho ho ho ! Tu sais mon garçon, j'étais certain que c'était ça ta question. Mais malheureusement, je ne peux pas y répondre. La liste des enfants qui doivent recevoir des cadeaux est secrète et je ne dois la divulguer sous aucun prétexte.

Daniel fit un regard triste. Il était désespéré de n'avoir pas reçu la réponse qu'il voulait. Il s'en allait quand, pris de compassion, le Père Noël le rappela. Dès que Daniel se retourna, il vit dans les mains du père Noël une longue feuille blanche qui était certainement la liste des enfants qui devraient recevoir des cadeaux.

— Je suis désolé, Daniel, mais ton nom n'y figure pas, dit le Père Noël en rangeant la liste dans la poche de sa tenue colorée de rouge, de blanc et de noir à certains endroits.

— Mais comment ? Pourtant j'ai été sage et travailleur cette année remarqua Daniel, encore plus triste.

— Je sais, mais les cadeaux ne sont plus distribués uniquement aux enfants qui ont été sages, répondit le Père Noël.

— Mais... Et que faut-il faire pour mériter ces cadeaux ? demanda Daniel.

— Tu veux vraiment le savoir ? Les cadeaux sont difficiles à obtenir. Cela nécessite d'énormes sacrifices. Alors, tu penses que tu es capable de faire ce qu'il faut ? demanda le Père Noël.

Le Noël de Daniel

— Oui, je suis prêt à faire ce qu'il faut, répondit le jeune garçon avec conviction.

Le Père Noël resta silencieux quelques secondes et reprit la parole.

— Honnêteté, Partage et Sacrifice, dit-il en disparaissant dans les nuages.

Daniel ne comprit rien à ce qui se passait. Il ne savait pas ce que voulait lui dire le Père Noël à travers ces trois mots qu'il venait de lui donner.

Qu'est-ce que cela veut bien dire ? se demanda le jeune garçon en se réveillant précipitamment de son sommeil.

Le lendemain, il restait trois jours avant le soir de Noël. Daniel ne savait pas ce qu'il allait faire avec ces trois mots. Il n'avait surtout pas l'intention de parler de son rêve à son frère ou à ses parents. Daniel faisait du mieux qu'il pouvait pour cacher ce qu'il avait à ses parents mais Ryan n'était pas dupe. Il était très souvent avec son frère alors quand quelque chose n'allait pas bien chez ce dernier, Ryan pouvait le détecter aussitôt. Alors que son frère était en train de prendre son goûter seul autour de la grande table à manger, Ryan vint s'asseoir près de lui avec son petit regard plein de malice dont lui seul avait le secret.

— Que veux-tu ? demanda Daniel sur un ton agressif.

— C'est moi qui vais plutôt poser les questions. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air étrange depuis ce matin. Tu ne me parles plus très bien, tu ne parles plus aux parents. Et depuis quand tu viens prendre ton goûter tout seul sans moi ? finit par ajouter Ryan devant le regard fuyant de son frère.

— Il n'y a rien. Qu'est-ce que tu t'en vas imaginer ? Tout va bien et je ne cache rien.

— Tu es certain que tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Peut-être que si tu me le disais, je pourrais t'aider à trouver une solution. Tu sais que je suis très intelligent. Tu es sûr que tu ne veux pas m'en parler ? ajouta Ryan avec son sourire pour taquiner son frère.

— Oui, j'en suis sûr et d'ailleurs, je n'ai rien. Je vais parfaitement

bien et rien ne me tracasse. Maintenant, peux-tu me laisser manger en paix ? demanda Daniel

Ryan quitta la salle à manger, mais ce n'était que partie remise. Il comptait bien découvrir ce qui n'allait pas avec son frère et pour cela, il allait y mettre tous les moyens nécessaires. De son côté, Daniel n'avait pas la paix dans son esprit. Ces trois mots que lui avait soufflés le Père Noël avant de disparaître, trottaient dans son esprit.

Le soir, à l'heure du dîner, le jeune Daniel décida d'annoncer au reste de la famille ce qui se passait. Il décida donc de faire preuve de transparence, car depuis le matin, ils s'étaient tous inquiétés pour lui.

— Maman, Papa, Ryan. Vous vous êtes tous demandé aujourd'hui ce que j'avais comme souci. Je n'ai pas un grave problème. J'ai rencontré le Père Noël cette nuit dans mon sommeil, commençait-il par dire.

Croyant que ses parents allaient se moquer de lui, ils n'en firent rien. Ils restèrent tout ouïs pour écouter la suite.

— Nous avons discuté et il m'a annoncé que je ne faisais pas partie des enfants qui vont recevoir de cadeaux la nuit de Noël.

— Quoi ? Mais pourquoi ne vas-tu pas recevoir de cadeaux ? Tu fais partie des garçons les plus sages du village. Tu le mérites plus que quiconque, commença par dire la mère de famille.

— Et moi ? Tu sais si j'en aurai ? demanda Ryan qui ne se préoccupait que de son sort.

— Je ne sais pas, répondit Daniel.

Après quelques secondes de silence, le jeune garçon reprit la parole.

— Mais ce n'est pas tout. Pour savoir ce que je devrais faire pour avoir un cadeau, il m'a juste répondu Honnêteté, Partage et Sacrifice. Après cela, il a disparu sans rien dire d'autre. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il tentait de me dire par là.

— Tu es sûr que c'est tout ce qui s'est passé pour que tu sois dans un tel état durant toute la journée ? demanda Ryan.

— Oui, j'en suis sûr.

Le Noël de Daniel

Tout à coup, le visage de Daniel s'illumina. Il commençait par entendre la belle mélodie du « Petit Papa Noël » retentir dans toute la maison, maison qui commençait par briller aux couleurs de Noël.

— Vous avez entendu ? s'écria le jeune garçon au grand étonnement du reste de la famille.

— Quoi, mon garçon ? demanda le père de famille.

— La musique de Noël. Elle vient d'être jouée., insista Daniel.

— Tout ce que nous avons entendu, ce sont les ricanements de ton frère. Pas de musique de Noël.

Le jeune garçon, ayant compris qu'il était le seul à avoir entendu cette musique de Noël, mit cela sur le compte de l'euphorie de la fête. Il continua donc par manger, espérant que le lendemain, il allait découvrir le sens caché des trois mots que lui avait dit le père Noël.

Le lendemain, pour se changer les idées, Daniel se rendit au parc public, près du lac, où il avait l'habitude de s'amuser avec ses copains. Ils couraient dans tous les sens, jouaient au football et à plein d'autres jeux amusants. Comme c'était la période des fêtes, les parents n'étaient pas contre l'idée de laisser leurs enfants s'amuser toute une journée. D'ailleurs, la mère de Daniel lui apporta un bon bol de riz afin qu'il puisse manger quelque chose et reprendre des forces. Le jeune garçon ouvrit le bol de riz et vit un gros poisson dessus.

Daniel avait faim, mais il ne pouvait quand même pas manger devant ses amis. Il cacha donc son repas et continua de jouer avec ses camarades.

À la tombée de la nuit, après que tous les autres enfants étaient rentrés chez eux, Daniel sortit son repas afin de le manger tout seul. Quelques instants plus tard, Tom, l'un des copains de Daniel vint surprendre ce dernier en train de manger.

— Du riz ! J'ai tellement faim, dit Tom en s'asseyant près de son ami.

Daniel referma le bol de riz. Il n'avait pas l'intention de partager sa nourriture préférée avec quelqu'un.

— Je ne veux pas t'en donner. Tu ferais mieux de rentrer chez toi, dit Daniel, le visage fermé.

Tom se leva, ramassa ses sandales puis prit la direction de sa maison pendant que Daniel continuait de déguster son plat. En mangeant, il commençait par entendre des ricanements semblables à ceux du Père Noël. Les ricanements étaient si intenses que Daniel arrêta de manger puis rentra chez lui. Il avait eu tellement peur. Une fois arrivé à la maison, tout paniqué et en sueur, il se mit à interroger son frère.

— Avez-vous entendu des ricanements ici ? Des ricanements bizarres ? Vous les avez entendus ? Dis-moi oui. Dis-moi que vous les avez entendus aussi, dit Daniel avec insistance.

— Non, désolée de te décevoir, mais nous n'avons rien entendu ici. Et c'est ça qui t'a faire courir au point où tu transpires autant ? demanda Ryan.

— Ce n'est pas ton problème, répondit Daniel qui alla déposer le reste de son riz à la cuisine puis partit se coucher dans sa chambre.

Dans son lit, le regard fixé vers le plafond, le jeune garçon se posait toujours la question de savoir s'il recevrait un cadeau ou pas et aussi ce que voulaient dire ces trois mots.

Ces trois mots ont un sens que tout le monde connaît alors pourquoi me l'avoir dit ? Mais qu'est-ce que le Père Noël veut bien me dire à travers ces trois mots ? C'était là les questions que se posait le petit garçon alors qu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Quelques minutes plus tard, Nathan, le fils du voisin toqua à la porte de la chambre de Daniel.

— Qui est-ce ? demanda Daniel qui n'avait nullement envie de se lever et encore moins de parler avec quelqu'un qui n'aurait probablement pas la solution à son problème.

— C'est moi. Nathan. Viens m'aider à faire quelque chose rapidement. J'ai besoin de toi, dit Nathan.

Daniel ne bougea pas. Il n'avait pas envie d'aider Nathan, car il avait ses problèmes à lui. Le lendemain, c'était Noël et il ne savait toujours pas s'il aurait des cadeaux de la part du père Noël. Tout

Le Noël de Daniel

portait quand même à croire qu'il n'en aurait pas. Cette fête de Noël allait être très fade.

— Laisse-moi en paix. Va trouver quelqu'un d'autre pour t'aider. Je ne me sens pas bien, dit Daniel.

— Tu sais bien que personne d'autre ne peut m'aider. Viens s'il te plaît. Cela ne te prendra que quelques minutes, dit Nathan qui vint s'asseoir sur le lit, près de son ami.

— Je te dis que je suis indisposé. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? demanda Daniel en s'asseyant sur le lit, le regard enfoui dans celui de son ami Nathan.

Nathan, ayant compris que c'était peine perdue de chercher à convaincre Daniel, se leva et se dirigea vers la porte de sortie. Avant de franchir le seuil de la porte, Nathan sentit la main de son ami dans son dos.

— Tu as finalement changé d'avis ?

— On peut dire cela, répondit Daniel.

Finalement, il aida son ami dans différentes tâches afin que lui et sa famille aient une belle fête de Noël. Dès qu'il eut fini, il se lavait les mains au robinet quand il entendit un chant de Noël et encore une fois, son visage s'illuminait de bonheur mais comme la première fois qu'il avait entendu cette chanson, il ne comprenait toujours pas. Tard dans la nuit, alors que le jeune garçon dormait, il se retrouva à nouveau dans ces nuages et vit au loin, le Père Noël venir vers lui.

— Devine qui vient d'avoir son nom sur la liste des enfants qui auront un cadeau cette année ? dit le Père Noël en ricanant.

— Moi ? demanda Daniel, à deux doigts d'exulter.

— Oui. C'est toi, mon petit Daniel, répondit le Père Noël.

Le jeune garçon ne pouvait pas s'empêcher de sauter de joie mais quelques secondes plus tard, sa joie s'interrompit, car il n'avait pas compris pourquoi son nom était maintenant sur cette fameuse liste.

— Honnêteté, Partage et Sacrifice. C'était trois valeurs dont tu devais faire preuve durant ces derniers jours pour que ton nom se retrouve sur cette liste. Tu as su faire preuve d'honnêteté et de

Noël

sacrifice mais tu n'as pas été à la hauteur en ce qui concerne le partage. Cependant tu es un petit garçon et il te reste beaucoup de choses à apprendre dans la vie. Apprends à cultiver les bonnes valeurs et tu seras un bon garçon.

— D'accord. Je vais faire l'effort d'être plus généreux envers les autres.

Cette nuit, qui était la nuit de Noël, le jeune garçon courut vers le sapin de Noël et vit plein de cadeaux.

Certains portaient le nom de Ryan et d'autres portaient le sien. Daniel était si content qu'il passa l'une des fêtes de Noël les plus inoubliables de sa vie.



A
U
T
E
U
R




L. Gagnaire

C
O
O
R
D
I
N
A
T
E
U
R



Au petit bonheur la faute

 [au.petit.bonheur.la.faute](https://www.instagram.com/au.petit.bonheur.la.faute)

LE PHOTOGRAPHE

« Embrasse-moi encore une fois, répond-elle, alors la mer cessera de monter. » Voilà la phrase qui lui servait de départ ; celle qu'il devait illustrer avec sa photographie. Des heures qu'il tournait en rond, en ce quatorze avril. Il regarda sa montre. 2 heures 5 minutes. Enfin, 14 heures 5 minutes. Un appareil photo entre les mains, son regard se promenait partout à la recherche de l'élément qui pourrait faire partie de son prochain livre. Peut-être était-il trop perfectionniste, mais quoi qu'il en soit, il n'arrivait pas à trouver la perle rare. L'odeur iodée que ramenaient les vagues ne l'inspirait pas davantage. Il se tourna vers l'étendue d'eau. Une histoire lui revint en mémoire. Celle que son grand-père avait racontée au cours d'un dîner.

— Je me souviens d'une île, dans le golfe de Gascogne. D'une petite île. On y avait passé l'un de nos étés, pendant les vacances scolaires. On avait loué un petit gîte, sur cette île. C'était quand on était petits. Je me souviens d'une escale sur cette île et d'une autre

Le Photographe

dans le port de Lorient. Moi, le citadin, habitué aux grands immeubles et au béton, me voilà face à l'océan. Nos parents avaient décidé de nous emmener naviguer, découvrir le littoral. Ils pensaient que ça nous ferait du bien, le grand air, la découverte de quelque chose de nouveau, que l'on ne connaissait pas, de la nature. Quand je dis nous, je parle de mes sœurs et moi. On avait embarqué sur un grand bateau, de style croisière fluviale ; avec plusieurs personnes à son bord, que l'on n'avait jamais rencontrées avant. Le bateau proposait deux escales par journée. Il y en avait une dans la matinée et une autre dans l'après-midi. À mon âge, quinze ans environ (si j'ai bonne mémoire), j'étais encore fasciné par les histoires de pirates et celles de navigateurs. Découvrir un territoire inconnu, quelle aventure ! Le matin, on avait parcouru de long en large la petite île où l'on était arrivés. C'était marrant pour nous. On passait de la douceur des plages sablonneuses à la force des falaises et des rochers. Le fracas avec lequel les vagues entraient en contact avec les roches m'en imposait. J'étais presque terrifié par une telle démonstration de force. J'avoue qu'elle me faisait un peu peur, cette étendue d'eau. Il y avait quelque chose d'imposant, si près de l'océan. Je me souviens du port de Lorient. On avait longtemps regardé les bateaux de retour de la pêche ou même ceux avec les gros porte-conteneurs. Pourtant, malgré tout, malgré l'eau, les vagues, l'odeur iodée, le vent dans nos cheveux, le sable dans nos chaussures, les récifs et les rochers, ce dont je me souviens, c'est de Maëliiss. Une jeune fille avec de longs cheveux bruns, raides et des yeux marron. Elle avait le même âge que moi, Maëliiss. Sa peau était pâle malgré le fait que nous étions en été. Je me souviens qu'il faisait soleil, ce jour-là, quand pour la première fois, je l'ai rencontrée. Je n'osais pas lui parler. Je n'osais pas aller la voir. J'étais intimidé par elle, tout comme par l'océan. Je lui trouvais une certaine ressemblance avec l'étendue d'eau. À la fois calme, douce, apaisée et sereine, elle pouvait sans prévenir changer d'humeur et se faire terrifiante, sûre d'elle et forte. Elle venait de Lorient, Maëliiss. Peut-être que c'était le lieu qui faisait ça, ou alors les vacances. Quoi qu'il en soit, c'est elle qui a fait le premier pas. On est devenus amis. Tous les deux. Ça s'est fait si rapidement, ça s'est fait si simplement que j'en suis encore étonné aujourd'hui. On partageait les mêmes centres d'intérêt. Et puis, au fil des vacances scolaires, on s'est rapprochés davantage. On est devenus un couple. On ne se quittait plus. Et maintenant, on est mariés.

C'est drôle la vie, quand même. Je l'ai rencontrée au cours d'une escale dans un port et c'est comme si elle-même avait fait escale dans ma vie pour ne plus jamais en sortir, pour ne plus jamais en partir. La vie c'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi l'on va tomber.

Ses enfants et ses petits-enfants, tous réunis autour de la table, l'écoutaient avec tellement d'attention. Le discours de leur papy fut terminé par un baiser du vieux couple. Un sourire s'étendit sur ses lèvres au souvenir de ce jour-là. Il avait tellement aimé l'histoire de son grand-père ; de sa rencontre avec sa grand-mère. Ça avait bercé toute son enfance. D'autant plus qu'ils les avaient toujours vus heureux, jamais un mot plus haut que l'autre. Ils se souriaient toujours et s'entendaient bien. Pourtant, ils avaient été mariés longtemps, même très longtemps ; si longtemps que personne n'aurait été capable de dire depuis combien d'années. Évoquer les vieux souvenirs, c'est ce qui l'avait fait devenir photographe. Toute la famille aimait souvent se réunir autour de la grande table de la salle à manger pour regarder des photographies de la jeunesse des grands-parents ainsi que des parents. Et lui, il appréciait plus que tout, les émotions qu'il voyait, qu'il devinait ; la force d'un instant capté pour longtemps sur du papier glacé. Il se tourna vers l'océan, ajusta son appareil et regarda à travers l'objectif. C'était le moment idéal pour prendre sa photo. Une vague violente vint frapper le phare. Une tempête se préparait et il saisit l'instant où l'eau entra en contact avec la bâtisse. La vague était tellement grande, comme se mesurant au phare lui-même, pour rappeler à l'Homme que la nature a conservé tous ses droits et toute sa force. La photo fut parfaite ; un souvenir de ses grands-parents.




*Les trois
fantômes*


Revisite de Conte

Stéphanie GODARD




Stéphanie Godard

 stephaniegodardauteure

 <https://www.amazon.fr/St%C3%A9phanie-GODARD/e/B09V1FX83R>



Danièle Hard

 dani_arthacky_corrections

LES TROIS FANTÔMES

« Tu veux venir prendre un verre avec nous, Cécile ? »

Je fais semblant de ne pas avoir entendu le collègue qui s'est adressé à moi, un grand maigrichon à lunettes d'une vingtaine d'années...

Comment s'appelle-t-il déjà ?

Ah, oui ! Roméo... Que ce prénom lui convient mal !

Aucune Juliette ne tomberait en pâmoison sous son charme.

J'ai mon casque vissé sur les oreilles.

Si je ne réponds pas, il passera simplement son chemin en s'imaginant que j'étais en communication.

« Laisse tomber, Roméo, elle ne participe jamais à rien de toute façon. »

Je ne sourcille pas, toujours dans le but de faire croire que le son

de leur conversation ne m'atteint pas mais j'ai reconnu la voix de Mélissa, l'horrible voix de Mélissa, devrais-je dire, bien trop aiguë et toujours deux tonalités au-dessus de tout le monde pour être certaine de se faire entendre et remarquer.

Ne t'inquiète pas, Mélissa, avec ta crinière rousse que tu secoues toutes les deux secondes, tout le bureau te voit très bien, même le petit bigleux du fond.

Je tapote maintenant mon clavier comme si je rédigeais un rapport pour des clients et ils s'en vont, continuant leurs bavardages plus loin.

Ouf !

J'ai pourtant terminé mon dernier appel il y a plus de dix minutes et je n'ai aucune envie d'en passer un autre même si la liste des clients potentiels à appeler est encore longue.

Ma nouvelle mission, pour une société de plats préparés, risque de prendre du retard avec tous ces gens en congé, on n'est plus que deux dans le *call center* à avancer sur ce projet.

Et franchement, c'est la galère !

Je ne sais pas à quoi pensaient les commerciaux de cette boîte mais la période des fêtes n'est vraiment pas le moment idéal pour appâter les futurs consommateurs.

C'est au contraire l'époque où la plupart des gens se mettent aux fourneaux, pour leurs invités ou pour leur plaisir. Ou vont au resto.

Mais en plein mois de décembre, ils n'ont aucune envie d'acheter de la soupe aux courgettes et du quinoa aux patates douces chez « vitefaitbienfaits ».

Avec un s car il y a plusieurs bienfaits, paraît-il.

Bien insister là-dessus, voilà ce que les responsables marketing nous ont assigné comme unique consigne.

Après le 1^{er} janvier, la donne changera certainement.

Ce sera l'heure des bonnes résolutions accompagnées de leurs régimes de toutes sortes et alors là, on devrait réaliser des commandes.

Mais je ne serai plus là.

Je continue à regarder mon écran d'ordinateur, un peu sans but, comme si je regardais la mire d'une télévision, pour m'abrutir, en attendant que le bureau se vide complètement.

J'entends encore des « joyeux réveillon » criés à l'assemblée, de moins en moins nombreux et des « si on ne se revoit plus, bonne année, hein ! ».

« C'est ça, bon vent ! » pensé-je fort dans ma tête.

Au point où, par moment, j'ai l'impression qu'on peut tout de même l'entendre.

Je ne les envie pas, j'aurais pu moi aussi assister à ce type de réunion de famille chez ma sœur : de la nourriture trop grasse, beaucoup trop d'alcool, une tatie sénile et une déferlante de sou-haits hypocrites.

Et puis, très certainement, comme chaque année, j'aurais dû faire face à une tonne de questions.

« Et les amours ? Ah, toujours personne ? Il serait sérieusement temps d'y penser, Cécile, à 33 ans, l'horloge tourne... »

Je sais très bien, chère mère, que mes ovules se font de plus en plus rares mais que veux-tu ? Là, je m'en contrefiche éperdument !

Ou alors, en variante, l'éternel questionnement :

« Et tu fais quoi, au juste, comme travail, encore ? »

Personne ne se le rappelle jamais, tellement mon boulot est insignifiant.

Ah ça ! une gynécologue ou une experte-comptable, tout le monde se souvient très bien de leur profession, on ne leur demande jamais de précisions.

Mais une « opératrice de *call center* »...

Mon père est toujours persuadé que je travaille dans une espèce de « Sos Détresse » digne du « Père Noël est une ordure » et ma sœur dans un *helpdesk* informatique.

Et finalement, cela m'arrange, je leur laisse leurs illusions.

Les trois fantômes

C'est tout de même mieux que la réalité : le boulot le plus ingrat du monde, avec le salaire le plus bas également et où, cerise sur le gâteau, tu te fais insulter ou raccrocher au nez durant toute la journée.

Et la suivante. Et encore la suivante.

Le fait que personne ne sache ce que je fais réellement est donc un atout puisque cette année, j'ai pu prétexter une surcharge de travail pour éviter la réunion de famille annuelle.

Ce que mon père a tout à fait compris puisqu'il a traduit par « tant de gens dépriment en cette période », et ma sœur a compati également, s'imaginant toutes ces personnes qui tentent de se connecter avec leur famille au bout du monde et qui ont besoin de mon aide.

Il ne reste maintenant plus qu'un collègue dans le bureau – un grand malade qui fait des heures supplémentaires même le soir du réveillon –, il est d'ailleurs employé du mois tous les mois, et finalement je ne l'envie pas, il me fait de la peine.

Quelle triste vie d'avoir comme but d'être le meilleur vendeur de daubes de la terre !

Je referme mon PC avec la ferme intention de mettre mon plan à exécution cette fois, j'ai assez tergiversé jusque-là et j'ai finalement trop attendu.

Je me souviens très bien que, déjà quand j'avais 18 ans, je répétais à ma meilleure amie, Nathalie, que j'allais mourir à 27 ans, jeune, belle et célèbre comme Kurt Cobain... Vivre plus vieille me semblait inimaginable.

Au lieu de cela, ce sera à 33 ans et décriée comme le Christ.

Enfin décriée... ignorée, insipide, transparente, c'est encore bien pire.

L'avantage, c'est que je ne manquerai à personne.

Je descends les quatre étages qui me séparent de la sortie par les escaliers.

Aucune envie de croiser quelqu'un dans l'ascenseur.

L'immeuble est occupé par différentes entreprises et à cette heure, certains jouent encore les prolongations.

Certainement d'autres employés modèles, fans d'encodage ou d'informatique, il en faut pour tous les goûts.

Une fois dehors, le froid et l'humidité me glacent les os malgré mon épais manteau de laine.

Fichu pays, toujours gris et pluvieux.

Peut-être que si j'étais née un peu plus au sud, ne serait-ce qu'en Espagne, avec le soleil et la chaleur, j'aurais été moins triste et aigrie ?

Mais j'ai grandi ici, dans cette Belgique de pluie et de nuages.

Je parcours les rues, les éclairages me font mal aux yeux.

Fichue ville également, où tout est fait pour attirer le malheureux badaud à dépenser le moindre centime qu'il a en poche en cette période de fêtes, à force de lumière et de vitrines décorées.

Dépressions et huissiers prévus pour janvier, sans aucun doute.

J'ai envie de m'arrêter là, en plein milieu de la plus grande rue commerçante de Liège et de hurler à ces malheureux de fuir, que rien de ce qu'ils achèteront ne comblera le vide qu'ils ressentent, que toute cette vie n'est qu'illusion.

Mais je n'en fais rien, je n'ai plus la force pour ce genre de démonstration.

Je me contente de fuir au plus vite le centre-ville et de me rendre sur les berges de la Meuse.

Je n'ai laissé de lettre pour personne.

J'aurais pourtant pu faire un effort, pour mes parents tout de même, je n'ai rien à leur reprocher.

Ils m'ont élevée, nourrie, blanchie.

Ils n'ont presque pas montré leur déception quand j'ai arrêté les études de droit qu'ils m'avaient poussée à entreprendre.

Ils n'ont certes jamais compris mon envie de chanter, mais tout ceci les dépassait, il faut bien avouer.

Les trois fantômes

À leurs yeux, le bonheur se résume à un bon métier, une belle maison, une petite famille avec un ou deux enfants tout au plus, une vie simple et confortable, sans faire de bruit. Et moi, j'en ai toujours fait beaucoup trop.

Heureusement pour eux, ils ont obtenu satisfaction avec ma sœur.

Je n'ai même pas, non plus, rangé mon appartement.

Ne serait-ce que pour leur éviter de le faire, à la recherche de quelque chose, d'un indice...

Non, j'ai laissé la vaisselle traîner, des vêtements sales dans la corbeille à linge, je n'ai même pas vidé la poubelle.

Mais ils pardonneront, surtout ma sœur, elle dira que j'ai toujours été bohème.

Je suis en train de rechercher l'endroit idéal, celui qui me semblera parfait, ni bon ni mauvais, quand je suis prise de vertiges.

Il faut dire que je n'ai rien mangé.

J'aurais pu pourtant m'octroyer mon repas préféré, une dernière fois.

Une bonne tartiflette suivie d'un tiramisù.

C'était même dans mes projets.

Puis j'ai pensé au médecin légiste.

J'ai lu tellement d'histoires à ce sujet.

Mais là, j'ai des regrets, j'ai la tête qui tourne... et je perds l'équilibre.

Et c'est le noir complet.

Ensuite, j'entends le bruit d'une clochette, un tintement, à peine perceptible.

Suis-je morte ? Suis-je tombée dans la Meuse ?

J'ouvre les yeux et je n'en ai pas l'impression.

Pourtant, ce que je vois est surréaliste : une petite fille en tenue de bal rose bonbon et de multiples rubans dans les cheveux est penchée sur moi et m'observe.

Ses traits me semblent familiers...

« Lève-toi, Cécile, on va rater le concert ! »

Visiblement, elle connaît mon prénom mais de quoi parle-t-elle ?

« Allez lève-toi, fais pas ta fainéante ! »

Eh bien, cette gamine est sans gêne et pas très aimable, qui plus est !

Cependant, et je ne sais pour quelle raison, je lui obéis.

Je me redresse d'un bond et me mets à lui emboîter le pas.

Elle caracole dans les rues et j'ai bien du mal à la suivre mais je continue ma course effrénée derrière elle.

Je deviens folle, cela doit sans doute être une crise d'hypoglycémie qui joue sur mon cerveau...

Je suis maintenant très loin des berges et je rentre... dans une école.

Oh, mais pas n'importe quelle école, non, j'en prends conscience à présent, c'est celle de mon enfance !

Je reconnais les couloirs, les portes, comme si je m'y étais rendue hier.

Pourtant, c'est physiquement impossible, l'établissement a fermé il y a huit ans de cela.

La petite fille entre à présent dans la salle des fêtes.

Celle-ci est bondée et oh ! voici mademoiselle Bernadette, mon institutrice préférée.

Elle m'encourageait toujours, même quand je ne comprenais rien en mathématiques et me répétait que j'avais du talent.

La lumière s'éteint d'un coup et le brouhaha de la salle se transforme en un silence religieux.

Les trois fantômes

La scène s'éclaire en son centre et la petite fille réapparaît.

Elle est accompagnée d'autres enfants qui semblent former une chorale derrière elle.

Parmi eux, je repère Nathalie, ma si chère Nathalie, mon unique véritable amie, qui doit avoir dix ans à peine et mon ventre me tenaille.

Mes yeux ne peuvent se détacher de son image : des couettes brunes, de grands yeux rieurs, un sourire adorable.

Elle n'avait pas tellement changé quand ce chauffard est venu me l'enlever à tout jamais, fauchant mon cœur en même temps que sa vie.

C'était encore une petite fille souriante et enthousiaste de 27 ans.

Fichu destin, tu devais me prendre moi, l'éternelle torturée à cet âge maudit, pas elle, cette optimiste qui croquait la vie à pleines dents.

Me tirant de mes tristes souvenirs, la petite fille en rose s'approche du micro et se met à chanter :

« Les anges dans nos campagnes... ont entonné l'hymne... »

Je frissonne.

Sa voix est parfaite, cristalline, émouvante.

Mademoiselle Bernadette se retourne alors vers moi et me murmure :

« Quelle belle voix tu as, Cécile ! C'est bien dommage de n'en faire profiter personne, une voix si magique, cela peut apporter tellement aux... »

Je n'entends pas la fin de sa phrase, ma tête s'est mise à tourner et tourner encore et tout redevient sombre.

Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Je suis retournée sur les berges de la Meuse, le visage penché vers le fleuve.

Les lumières de la nuit éclairent le cours d'eau comme un miroir.

Je m'observe dans le reflet de l'eau mais est-ce bien moi ?

L'image que j'y découvre me paraît tellement plus belle, resplendissante.

Je me retourne et c'est une sœur jumelle qui se tient face à moi.

Un sosie dont je serais la pâle copie, l'exemplaire raté.

Elle m'invite à la suivre et je ne sais pas pourquoi, une nouvelle fois, je me lève sans objection et j'obtempère.

Elle me ramène dans le centre-ville, dans ces rues que je connais par cœur, pour entrer dans un bar situé à quelques pas à peine du bureau.

Là-bas, elle fait de grands signes de la main puis rejoint deux personnes dont les visages ne me sont pas inconnus : le doux Roméo et Mélissa, la bombasse du boulot, l'attendent visiblement, installés à une table.

Mon double les embrasse puis plaisante avec eux.

Mais qu'est-ce que c'est que cette magie noire ?

Pourquoi donc suis-je ici ?

Qui m'attire dans ce piège et quelle en est la leçon de morale ?

Que j'ai l'air plus heureuse et épanouie quand je parle à ces deux idiots ?

La lumière s'éteint et l'autre Cécile grimpe sur la scène, encouragée par mes collègues.

Elle interprète une chanson qui semble s'adresser à moi :

« Comme un fou va jeter à la mer

Des bouteilles vides et puis espère

Qu'on pourra lire à travers

S.O.S. écrit avec de l'air

Pour te dire que je me sens seule... »

Je suis intriguée par une dame plus âgée assise près du bar, elle est en train de pleurer.

Alors qu'elle surprend mon regard, elle s'adresse à moi :

« Quelle voix magnifique a cette jeune femme ! Je viens ici chaque semaine pour l'écouter chanter, c'est mon petit rayon de soleil hebdomadaire. »

Je veux lui répondre, répliquer que ce n'est qu'une simple chanson quand mon corps vacille et je m'évanouis une fois de plus.

Je suis à nouveau sur la berge et j'ai de plus en plus froid.

On doit être en pleine nuit, minuit est certainement passé, est-on en 2023 ?

Alors que je frissonne, une sorte de spectre, comme un hologramme lumineux, s'approche de moi et m'appelle.

Étrangement, je n'en ai pas peur, sa présence me semble si amicale.

Je suis le chemin qu'elle m'indique et je me retrouve chez ma sœur, Laetitia.

Elle se dispute avec Quentin, son mari, et j'entends nettement ses propos, qu'elle prononce avec force :

« Non, tu ne comprends pas ! Tu ne PEUX pas comprendre, je n'ai pas envie de fêter quoi que ce soit cette année et surtout pas d'aller chez mes parents ! »

Son époux lui parle avec une douceur infinie qui contraste avec le ton exacerbé de sa voix à elle :

« Mais eux aussi ils ont vécu un deuil, Laeti... et ils ont besoin de toi, encore plus aujourd'hui. »

Elle lui répond durement, avec une tonalité que je ne lui connais pas :

« Tu parles ! Cécile a toujours été leur préférée, la petite dernière... Tout ce que je vais leur apporter c'est le regret que ce soit moi qui sois en vie. »

Très calmement, Quentin la prend dans ses bras et la rassure.

« Tu sais très bien que ce que tu dis là est faux... Ce n'est certainement pas ce que tes parents pensent et puis... il faut que tu arrêtes de te sentir coupable. »

Ma sœur éclate en sanglots et semble inconsolable.

« J'aurais dû le savoir, Quentin, j'aurais dû le sentir... être plus souvent là pour elle, lui dire tout ce qu'elle représentait pour moi, j'aurais dû... »

Son mari l'interrompt tout en essuyant avec tendresse ses larmes du revers de la main :

« Mais tu ne pouvais pas savoir, Laeti... et quand bien même, elle seule pouvait s'en sortir, tu n'aurais pas pu la sauver d'elle-même... »

Laetitia se laisse aller à son chagrin et s'effondre dans les bras de l'homme qu'elle aime.

« Je n'arrive plus à continuer, Quentin, je n'ai plus la force, elle me manque tellement... »

Mon cœur se serre, j'ai envie moi aussi de la couvrir de baisers, de la consoler mais une force terrible m'empêche de bouger ne serait-ce qu'un doigt et je tombe endormie, plus profondément cette fois.

Lorsque je m'éveille enfin, on est le matin du 1er janvier.

Les paupières encore closes, j'entends tout d'abord deux pigeons qui font un boucan dingue en se disputant un bout de pain.

Puis le bruit d'une voiture, d'une deuxième peu après.

Des fêtards qui reprennent le volant après une nuit de guindaille.

J'espère qu'ils ont au moins pris un café.

J'ouvre les yeux et je suis endormie sur un banc le long du cours d'eau.

À l'endroit même où j'ai eu ma première vision, mon premier mirage.

J'ai terriblement mal à la tête, j'ai la bouche un peu pâteuse et des douleurs un peu partout, comme si un rouleau compresseur m'était passé sur le corps.

Je décide de rentrer au plus vite à l'appart, j'ai envie d'une douche bien chaude.

Les trois fantômes

Je ne rencontre personne sur mon trajet à cette heure.

Heureusement, car quand je croise le miroir de la salle de bain, je constate les dégâts : teint blafard et traînées de mascara sur mes joues.

Je ressemble à une poupée zombie.

Je reste longtemps sous l'eau, presque brûlante, à me frictionner le corps.

J'ai pris le petit savon à la rose que j'ai reçu en cadeau de mon avant-dernier client, une société cosmétique haut de gamme.

L'odeur envahit la pièce et me reconforte, c'est extraordinaire ce qu'un parfum agréable peut apporter comme douceur et sensation de bien-être.

Un peu comme le ferait une chanson, d'ailleurs.

Mais là, je n'ai pas envie de fredonner, pas encore.

Car je sais déjà que le chemin va être long et que ce ne sera pas facile.

Tout ne va pas changer comme par miracle, du jour au lendemain, non, bien au contraire...

Ce sera un long combat, au quotidien, avec des hauts parfois, mais beaucoup de bas, sans aucun doute.

Avec de petits pas en avant vers moi et vers les autres.

Mais des crises de larmes et d'angoisse aussi.

Pourtant, je ne serai pas seule.

J'ai décidé de me faire aider et en sortant de la douche, je composerai le numéro de ma sœur, pour lui demander son soutien dans cette quête.

Cette mission, difficile mais pas impossible, de retrouver le goût de vivre.

Car aujourd'hui, j'ai choisi la vie.

Discord Café des Écrivains



<https://discord.gg/hzCQ75qF>


Jours en flanelle






Catherine Phan van

 cathphanvan

 <https://www.amazon.fr/Catherine-Phan-van/e/B09LZ7H52W>



Danièle Hard

 dani_arthacky_corrections

L'OURS EN FLANELLE

— Salut les nazes ! Devinez qui est arrivé !

J'ai toujours aimé les entrées fracassantes. À moins que ce ne soit le contraire. Tenez, mon dernier séjour ici, par exemple. Il y a un an tout pile. En débarquant, j'avais ouvert la porte avec un tel débordement d'enthousiasme que le mec de ma sœur en avait gardé la trace pendant toute la semaine. On avait vu défiler toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sur sa tronche, c'était sympa. Et bien sûr, c'est sur moi que Marion avait passé ses nerfs : je m'étais fait traiter de tous les noms. Alors que, franchement, quand tu t'accroupis juste derrière une porte, tu cherches quoi, au juste, à part te prendre la poignée dans la gueule ?

Bon, aujourd'hui, j'avoue, je suis un peu déçue. Je n'ai rien cassé, je n'ai blessé personne... Et je n'ai même pas droit à une réponse. D'habitude, il y a au moins Ugo, mon neveu, qui se précipite sur moi en hurlant des « Tatie Lou ! C'est Tatie Lou ! » surexcités. Mais là ? Rien. Si on ne peut même plus compter sur les gosses,

où va-t-on ? Je vous le demande. En plus, j'y vois que dalle. Verres antibuée, mon cul, oui ! On dirait bien que je me suis fait arnaquer par l'opticien.

Bruit de pas qui approchent.

— Ah ben, quand même ! J'ai failli attendre !

J'esquisse ma plus belle grimace et souffle savamment plusieurs petits filets successifs d'air entre mes yeux et mes lunettes, histoire d'accélérer un peu le désembuage. Enfin, la silhouette qui vient d'apparaître devant moi se défloute.

— Putain, vous êtes qui, vous ?

Mes sacs me tombent des bras. Fracas de verre brisé. Eh merde, le cadeau de Marion...

L'espèce d'ours pas rasé en pyjama en flanelle – non mais qui porte des pyjamas en flanelle au XXI^e siècle, sérieux ? – qui me dévisage d'un air ahuri n'a pas encore eu le temps de me répondre que mon téléphone se met à sonner avec insistance. Je lève un index dans la direction de l'inconnu pour lui intimer le silence et fouille la poche de mon blouson de mon autre main.

Marion.

Je fronce les sourcils : c'est un genre de blague, ou quoi ?

— Allô ?

— Bon, tu penses arriver vers quelle heure ? Non parce qu'on commence à avoir faim, là. Et Ugo aimerait bien voir sa Tatie Lou avant d'aller au lit.

— Tu te fous de moi ?

— Comment ça, je me fous de toi ? Je te pose une question, tu me réponds, c'est pas compliqué, non ?

— Je suis dans l'entrée, en plein tête à tête avec ton nouveau don Juan. Tu m'as pas entendue arriver ? T'essaies de me faire croire qu'une surdité soudaine s'est abattue sur toi ? Spoiler : ton plan comporte une faille. Je te signale juste que t'es en train de me parler au téléphone, là.

Silence au bout du fil.

— Marion ?

Soupir.

— OK, ça y est. J'ai compris. T'as pas eu mon message.

— Ton message ? Quel message ?

— Celui où je te préviens que l'agence a merdé et qu'on n'a pas le chalet habituel, cette année.

Je confirme. Je n'ai pas eu son message. J'adresse un sourire crispé au grizzly resté coincé dans la mode des années 50 qui me regarde en croisant les bras et marmonne entre mes dents à mon smartphone :

— OK... Et il est où, alors, ce nouveau chalet ?

— À peine plus loin. C'est le premier à droite, après l'angle, en remontant la rue.

Juste avant de raccrocher, j'ai quand même le temps de l'entendre s'esclaffer :

— Eh, au fait ! Il ressemble à quoi, mon nouveau don Juan ?

Je ramasse mes sacs et lance un vague « bonne nuit » au type avant de me sauver. Je lui jette un dernier coup d'œil en refermant la porte derrière moi. *Pas vraiment ton genre, ma chère sœur.*

Je crois que c'est le premier Noël que je passe avec Marion, depuis qu'on vient ici, où elle ne se pointe pas avec un nouveau jules. Et c'est cool, parce que franchement, ma sœur, je la préfère mille fois quand il n'y a pas un apollon avec deux neurones qui se battent en duel dans les parages. Je n'ai jamais compris où elle allait dénicher des crétins pareils ! Enfin, au moins, elle ne pousse pas le mauvais goût au point de les garder trop longtemps une fois consommés. Ça nous offre la surprise de la nouveauté, chaque année. Et puis, ça nous occupe, Ugo et moi, de nous foutre d'eux. Il a beau avoir le tiers de leur âge, mon neveu, niveau QI, le rapport ne doit pas être loin d'être inversé. Et quand Samuel – notre frère, infirmier urgentiste, comme sa femme ; ils sont rarement libres pour les fêtes – vient récupérer son fils, à la fin du séjour, on ricane comme des hyènes en lui faisant notre compte-rendu.

L'ours en flanelle

Mais voilà. Pas cette année. Cette année, Marion est venue en *célibataire*. Et on en profite bien, tous les trois. On s'amuse comme des petits fous ! On enfile tous les clichés de la famille bourgeoise qui passe Noël dans son chalet de montagne : luge, batailles de boules de neige, soirées au coin du feu, jeux de société... Il ne manque rien. À part les pulls moches, peut-être. Parce que bon, faut pas trop pousser, non plus.

Sauf que... C'était trop beau pour durer. Au bout de deux jours, Marion décide de nous traîner dans un obscur marché de Noël du coin. Comme ça risque d'être compliqué de lui offrir le vase en miettes qui traîne au fond de mon sac, je me laisse convaincre sans trop râler : après tout, ce sera l'occasion de lui dénicher un cadeau de remplacement.

Quand on arrive au village voisin, je me décompose : c'est beaucoup plus grand que ce que je m'imaginai, et surtout, les allées sont bondées. Merde, si j'avais envie de prendre des bains de foule pendant mes vacances, je ne viendrais pas les passer au fin fond du Jura ! Et puis je vois ma sœur commencer à déambuler en dévisageant tout ce qui a dans les 25-30 ans et du poil au menton, et je comprends enfin l'arnaque : elle n'a pas l'intention de laisser s'éterniser son célibat tout neuf.

Tandis qu'Ugo court d'un stand à l'autre en poussant des exclamations ravies – tant mieux, il y en a au moins un qui profite de la balade –, je susurre à l'oreille de la traîtresse, avec la pire des mauvaises fois :

— T'es pas sérieuse. Tu nous sors un plan foireux pour venir chasser une proie improbable, alors que l'homme de tes rêves se morfond tout seul dans le chalet voisin du nôtre ?

Évidemment, je n'en sais rien, s'il est tout seul. Ce que je suis prête à parier, en revanche, c'est que si l'ours en flanelle est vraiment l'homme de ses rêves, alors moi, je suis Marie Curie.

Elle s'arrête net, les yeux écarquillés.

— Quoi ? Et tu m'as caché ça pendant tout ce temps ? Espèce de... Hmff !

Je ricane sous cape.

Pas longtemps.

Putain, je suis trop conne.

Parce que j'ai aiguisé sa curiosité, et qu'elle a l'air bien décidée à ne pas me lâcher. Au début, ça me fait rire, alors j'en rajoute. Et quand mon petit jeu commence à me lasser et que je lui avoue la vérité, le mal est fait : elle refuse de me croire. Elle continue à me mitrailler de questions pendant toute la sortie, le trajet retour, le repas du soir... Même pendant que je me douche, elle reste en planque derrière la porte à me tourmenter.

Ce soir-là, je n'ai pas besoin de prétexter une migraine pour aller me coucher tôt : j'ai *vraiment* la tête qui va exploser si je reste sous ses tirs plus longtemps.

Je plonge ma tranche de brioche dans mon chocolat chaud et en croque une bouchée avec gourmandise. Je relève la tête et m'interromps en pleine mastication. Marion m'observe d'un drôle d'air. Je plisse les yeux.

— Quoi ?

— J'ai eu une idée.

Aïe. Je me méfie. Elle attend que je l'interroge, mais je ne me ferai pas avoir. Je soutiens son regard sans broncher. Elle craque la première.

— Il faut qu'on trouve un prétexte pour l'inviter.

— Qui ça ?

Merde. Je n'ai pas fini de poser la question que j'ai déjà deviné la réponse. J'en laisse tomber ma brioche dans mon bol.

— Mais c'est pas vrai ! T'es encore bloquée là-dessus ? C'était une blague, je te dis. Une *blague*. B. L. A. G. U. E.

— Je te crois pas.

Je lève les yeux au ciel.

— Ça, j'ai bien remarqué, oui !

Si je ne fais rien, ça va recommencer comme hier. Hors de question de supporter une nouvelle journée de torture. Très bien, dans ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire.

L'ours en flanelle

Je quitte la table du petit déjeuner avec un soupir, attrape mon manteau et mon écharpe. Marion, restée muette quelques secondes, retrouve soudain sa voix :

— Lou ? Qu'est-ce qui te prend ? Où tu vas ?

— Inviter l'homme de ta vie. Je te laisse préparer le repas !

Je claque la porte derrière moi.

L'ours a quitté son pyjama, ce matin. Il porte un magnifique pantalon en velours côtelé et un chandail informe, très années 80.

— Ah tiens, vous frappez, aujourd'hui ?

Apparemment, il m'a reconnue. En revanche, ce n'est pas la politesse qui l'étouffe. Je lui adresse un sourire glacial.

— Bonjour aussi. Vous êtes seul ? Vous avez quelque chose de prévu, ce midi ?

Sa mâchoire se décroche. Aucun son ne sort de sa bouche. J'ai un don pour faire taire les gens, on dirait.

— C'est ma sœur. Elle veut vous inviter à manger avec nous, mais elle n'ose pas venir vous le proposer elle-même. Elle a craqué sur vous, mais comme c'est une timide... Bref, je vous fais pas un dessin.

Toujours aucun son. Il fait un malaise, ou quoi ? Ah non, je vois ses sourcils se lever et ses yeux s'élargir. Ça me rassure. J'agite une main devant sa tête.

— Vous êtes toujours là ?

Il referme la bouche. Je ne sais pas pourquoi, certaines personnes semblent toujours avoir du mal avec la vérité. Tant pis. Je tente une autre approche :

— Non, je déconne. En fait, elle a honte de moi parce que j'ai débarqué chez vous sans prévenir, l'autre soir, et qu'elle me soupçonne de ne pas m'être excusée.

Je hausse les épaules.

— Faut croire qu'elle me connaît bien. Et donc, elle vous

propose de venir manger avec nous, histoire d'enterrer la hache de guerre. Alors, ça vous tente ?

Il abaisse un de ses sourcils.

— Vous ne vous êtes toujours pas excusée.

Je lui exhibe toutes mes dents :

— C'est vrai.

Silence. Non, je ne céderai pas.

Il capitule plus vite que je ne m'y attends :

— Vers quelle heure ?

— Disons 12 h 30 !

Marion plante ses deux mains sur le bord de la table et se penche vers moi, l'air menaçant :

— Tu lui as dit *quoi* ?

— Que t'avais craqué sur lui.

— J'y crois pas... Non mais j'y crois pas ! Qu'est-ce qui m'a valu une sœur pareille ?

— T'inquiète, il m'a pas crue non plus.

Je lui tourne le dos et appelle :

— Ugo ! Tu viens avec moi faire un bonhomme de neige ? Je crois que Tatie Marion préfère rester toute seule pour cuisiner !

Je me relève et m'éloigne de deux pas, poings sur les hanches, pour contempler notre œuvre. Je gratifie mon neveu d'un petit coup de coude :

— Hé, pas mal, non ?

Ugo grimace.

— Il serait mieux avec un nez.

— T'as qu'à aller demander à la cuistot du jour si elle peut te donner une carotte !

Un grand sourire se dessine sur son visage enfantin. Il se retourne et la stupeur remplace soudain son expression joyeuse. Il s'immobilise et me tire sur la manche. Je baisse les yeux vers lui :

— Quoi ?

— C'est *lui*, notre voisin ?

Je pivote. Effectivement, ours en vue. Il s'avance dans notre direction. Déjà ? Je vérifie l'heure. Ah ben oui. 12 h 30.

— Affirmatif. Ça va être l'heure de manger, d'ailleurs. Dépêche-toi, si tu veux pouvoir terminer ce bonhomme avant qu'on passe à table !

Ugo ne bouge pas d'un centimètre. Les yeux fixés sur la silhouette qui s'approche, il se contente de répéter d'un ton incrédule :

— Non mais Tatie... C'est vraiment *lui*, notre voisin ?

Je le sens se glisser dans mon dos. À mon tour d'être surprise.

— Hé, Ugo ? Qu'est-ce qui t'arrive ? OK, il est habillé comme nos ancêtres, mais je te jure que c'est pas un fantôme !

Incroyable. Le voilà maintenant qui détale comme un lapin vers le chalet. Bizarre, il n'est pas spécialement timide, d'habitude. Enfin, ça devrait lui passer pendant le repas.

Je fais un signe de la main à notre invité :

— Eh ben, pile à l'heure !

Je le devance jusqu'à la porte et prends un malin plaisir à provoquer Marion.

— Dis donc, j'espère que c'est prêt, parce qu'on a faim, là !

Je suis déçue de constater qu'elle ne réagit pas, et se contente de nous regarder entrer, une espèce de grimace crispée accrochée au visage. À demi caché derrière elle, Ugo affiche la même tête.

Dépitée, je me résigne à faire les présentations :

— Marion, ma sœur et Ugo, mon neveu. Et voici...

Je me rends compte que je ne sais pas comment notre ours s'appelle. Un coin de sa bouche se relève avec amusement, tandis

qu'il s'avance, la main tendue, vers les deux statues de cire qui nous font face :

— Alexandre. Enchanté.

J'observe la scène avec une certaine incrédulいたé. Les deux comparses se sont mis d'accord pour jouer les idiots, ou quoi ? Ils lui rendent mollement sa poignée de main, bouche ouverte, sans proférer un son. Je leur fais les gros yeux et passe mon doigt sur ma gorge dans un geste sans équivoque. Bien sûr, c'est le moment que choisit notre hôte pour se retourner vers moi.

Je lance mon anorak d'un geste furieux sur le dossier de la chaise la plus proche, et lève les bras pour plaider mon innocence :

— Je vous jure qu'ils savent parler. Je sais pas trop à quel jeu ils jouent, là, mais j'ai rien à voir avec leurs manigances.

Un drôle de flash passe dans ses yeux.

— Oh, rassurez-vous : je vous crois. Je me demandais juste si vous comptiez finir par vous présenter.

Je promène un regard suspicieux sur lui, puis sur les deux autres abrutis, qui n'ont toujours pas bougé. Est-ce qu'ils pourraient être de mèche, tous les trois ? Tous me jouer la comédie ? Non. Ugo réussirait peut-être à me bernier, mais Marion, je n'y crois pas. Elle a l'air *vraiment* à côté de ses pompes.

Je croise les bras et lâche d'un ton boudeur :

— Lou. Je m'appelle Lou.

On passe à table à côté de deux zombies. J'ai envie de les buter. Ou de me pendre. Ou les deux, tant qu'à faire. Parce que je ne me suis jamais vraiment sentie destinée à devenir « la femme qui murmure à l'oreille des grizzlys ».

Je vais me venger. Foutre la honte à Marion. Ça lui fera les pieds.

Elle me reproche toujours ce qu'elle appelle mon côté agressif. Je sens qu'elle va adorer ma conversation. J'attaque franco :

— Alors, Alexandre. Ça fait combien de temps que vous avez

commencé le tricot ? Pas aussi faciles à suivre que ce qu'on cherche à nous faire croire, hein, les tutos en ligne !

Il baisse les yeux sur son chandail.

— Je tricote depuis des années. Ça m'aide à me concentrer. Les pulls sexy qui sortent de mes aiguilles, c'est le petit bonus. Avouez que ce serait dommage de ne pas les porter. D'autant que certains seraient prêts à me payer une fortune pour que j'accepte de les leur vendre.

Je pouffe malgré moi. Je ne m'attendais pas à cette répartie. Enfin, je ne vais pas me plaindre. Le repas sera peut-être moins ennuyeux que ce que je craignais.

Je jette un regard en coin aux deux morts-vivants. Marion est toujours coïte, le teint blême, et Ugo, les yeux brillants, semble hypnotisé par les mailles du chandail d'Alexandre. Décidément, aucune aide à attendre de ce côté-là...

Bon, quitte à devoir animer la discussion toute seule, autant aborder des sujets un peu plus intéressants. Voyons un peu ce que l'animal a dans le ventre.

— Et sinon, vous pensez quoi du nucléaire ?

Il ne se démonte pas.

— Jolie transition, dites donc. Sujet compliqué, mais je prends. Si vous aviez poursuivi sur le tricot, j'aurais craint qu'on commence vite à tourner en rond.

Il est beaucoup mieux informé que ce à quoi je m'attendais. Incroyable : je ne vois pas le temps passer. On parle environnement, politique... On n'est pas d'accord sur tout, mais nos avis se rejoignent sur l'essentiel. Quant à nos points de divergence, il entend mes arguments, j'entends aussi les siens. Ours peut-être, mais plutôt cultivé, je dois bien l'admettre. Et quand il s'en va, je me sens un peu conne de ne l'avoir jugé que sur ses fringues.

Aussitôt la porte refermée derrière lui, je me retourne, furieuse, vers Marion et Ugo.

— Sérieux ! Oh ! C'était quoi, ce plan que vous m'avez joué, là ?

Marion retrouve enfin quelques couleurs. Elle secoue la tête comme si elle sortait tout juste d'une séance d'hypnose.

— Putain, Lou ! C'est l'hôpital qui se fout de la charité ! T'aurais pu nous prévenir, quand même !

Ugo émerge à son tour de sa léthargie. Il relève la tête et balbutie :

— Oh, non... Je suis trop nul ! J'ai même pas pensé à lui demander une dédicace...

Je les dévisage sans comprendre.

— Une dédicace ? Vous prévenir ? Mais de quoi vous parlez ?

Je me plante face à Marion :

— Vous allez finir par m'expliquer, oui ou merde ?

Évidemment, s'il avait précisé son nom, et pas uniquement son prénom, quand il s'est présenté, moi aussi, j'aurais compris qui il était. Là, je suis juste passée pour une... Je ne sais pas exactement pour quoi, en fait. Pas une fan de BD jeunesse, en tout cas, c'est certain.

Si on m'avait dit qu'il ne blaguait pas, quand il a affirmé que des gens seraient prêts à payer une fortune pour les horreurs qu'il tricote, je me serais esclaffée encore plus fort.

Le grand soleil matinal a cédé la place à un ciel menaçant et, par la fenêtre, on voit les épicéas agiter leurs branches avec frénésie. Quand Ugo propose une sortie luge, mon regard réticent croise celui de Marion : il est clair qu'elle n'a pas davantage envie que moi d'aller mesurer la vitesse du vent. Je tente une esquivé.

— Et si on se faisait un ciné, plutôt, pour changer ?

Par chance, notre neveu est peu contrariant.

Le film se termine vers l'heure du goûter, on en profite pour aller manger des gaufres. Enfin, juste Ugo et moi. Marion, elle, n'avale rien. Elle se contente de dévorer des yeux tout ce qui, alentour, arbore un poil ras et des biceps apparents.

En rentrant, dans l'obscurité des fins de journée de décembre, on ne se rend compte de rien. On passe la soirée à jouer tranquillement en profitant du feu qui crépite. Jusqu'à ce que j'ouvre la porte de ma chambre, au moment d'aller retrouver Morphée. Là,

L'ours en flanelle

je glapis. Le reste de la meute me rejoint aussitôt. Et nous voilà tous les trois, muets, plantés devant mon lit comme des couillons. À regarder la branche d'arbre qui, elle, est plantée *dans* mon lit.

Ugo est le premier à retrouver sa voix.

— Tu peux dormir avec moi, si tu veux, Tatie...

— Non, je prendrais trop de place ! T'inquiète pas, je me mettrai sur le canapé. Ça va aller.

Marion sort son téléphone de sa poche.

— T'es folle ? J'appelle l'agence pour voir s'ils ont une autre solution d'hébergement, n'importe laquelle. On va pas rester ici à attendre que cet arbre finisse sa course et que le toit nous tombe sur la tête !

À cette heure-là, bien sûr, elle n'arrive à joindre personne. Elle finit par abandonner, furieuse.

— Ugo, va chercher ta couette. On va dormir dans la voiture.

Je lève les yeux au ciel.

— En plein hiver ? Vraiment ? On va geler... C'est n'importe quoi, Marion.

— Quoi ? T'as une meilleure idée, peut-être ?

— J'en ai une pas pire, en tout cas. Prenez vos couettes et vos pyjamas.

Je les imiterais bien, mais ça risque d'être compliqué.

Je commence à me demander si Alexandre a déjà quitté les lieux, quand il se décide enfin à nous ouvrir. Son pyjama en flanelle, ses cheveux en pétard et ses yeux bouffis rendent son apparition presque attendrissante. Il examine d'un air incertain le chargement qui encombre les bras de mes compagnons. Je coupe court à ses doutes :

— Non, non. Vous ne rêvez pas. Je peux vous pincer, si vous voulez.

— Euh... Entrez ?

Ce dernier mot sonne davantage comme une question que

comme une invitation. Je tends une main en direction de notre logement, pourtant consciente qu'il est parfaitement invisible de là où nous nous tenons.

— Un arbre s'est effondré sur notre chalet, et on n'arrive à joindre personne à l'agence de location. Marion voulait qu'on dorme dans la voiture, mais...

Il m'interrompt, soudain tout à fait réveillé :

— Par ces températures ? Vous êtes folles ! Entrez vite.

On installe Ugo dans l'une des deux chambres vacantes et je colle Marion de force dans la seconde. Avec une galanterie aussi démodée que sa garde-robe, Alexandre insiste ensuite pour me céder la sienne. Je résiste, sans trop savoir pourquoi. Pourtant, je sens la fatigue s'emparer de moi. Il faut croire que ma fierté et ma réticence à laisser les autres décider à ma place sont plus puissantes que la promesse d'un lit douillet.

Le problème, c'est que cet idiot d'Alexandre semble au moins aussi têtue que moi. Le ton commence à monter et je ne suis pas sûre de réussir à me retenir de l'insulter encore très longtemps.

Trop occupés à nous chamailler, ni lui ni moi n'entendons Ugo sortir de sa chambre.

— Tatie, j'arrive pas à m'endormir...

Surprise, je m'interromps au milieu d'une phrase, tourne la tête et me radoucis aussitôt devant sa petite bouille défaite. Je m'accroupis face à lui.

— C'est normal, bonhomme. La soirée a été mouvementée. Tu veux que je vienne près de toi un moment ?

Il acquiesce d'un signe de tête et se balance d'un pied sur l'autre. Je lui attrape le menton pour le regarder dans les yeux.

— Ugo ? Tu sais que tu peux rien me cacher, je te connais trop bien. Je vois bien qu'autre chose te tracasse.

Il me répond d'une toute petite voix.

— C'est mon nounours. Je l'ai oublié dans mon lit, là-bas.

Je le serre contre moi, caresse ses cheveux et pose mes lèvres sur son front.

L'ours en flanelle

— Oh... Et c'est pour ça que tu t'inquiètes à ce point ? Retourne vite te coucher. Je vais aller te le chercher tout de suite.

Alors que je me relève, une main se pose sur mon épaule.

— Non, restez avec lui. Je m'occupe de son nounours.

Quand je me réveille, il fait encore nuit noire. Je crois d'abord à un mauvais rêve. Puis je me rends compte que les draps de mon lit sont étrangement duveteux... De la flanelle ! Je me redresse d'un coup. Mais non, tout va bien. Je suis seule, et tout habillée. J'ai soif. Je me lève et passe jeter un œil dans la chambre d'Ugo. Il respire paisiblement, son nounours serré contre lui. Je souris et m'éclipse à pas feutrés.

Dans la cheminée de la pièce principale, les braises sont encore rougeoyantes. Roulé en boule sur le fauteuil qu'il a tiré devant l'âtre, l'ours ressemble plutôt à un chat... Il est presque mignon. Une espèce de couverture en tricot a glissé au sol. Alors que je la ramasse pour la replacer avec douceur sur celui qui l'a confectionnée, mon regard se pose sur la feuille de papier qu'elle dissimulait. Un trouble inattendu m'envahit à la découverte du croquis qu'Alexandre y a tracé. Je m'y reconnais sans peine, assise par terre à côté du lit d'Ugo, lui tenant la main, nos deux visages endormis blottis l'un contre l'autre. Tandis que je m'éloigne en silence, il me semble que mon cœur bat un peu trop vite.

Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, je suis surprise par le calme inhabituel qui règne à l'intérieur du chalet. Marion et Ugo sont-ils retombés dans le mutisme que suscite en eux la présence d'Alexandre ? J'enfile mes vêtements de la veille et rejoins mon neveu et notre hôte, attablés autour d'un copieux petit déjeuner.

— Bonjour ! Marion dort encore ?

Alexandre fait un signe de tête en direction de la porte d'entrée.

— Non, elle est sortie, elle préférerait avoir une personne de l'agence de location en direct plutôt qu'au téléphone.

J'ébouriffe les cheveux d'Ugo.

— Alors, bien dormi ?

Il émet un vague grognement et plonge son nez dans son bol de chocolat chaud. Étonnée, j'interroge Alexandre du regard. Il grimace :

— On est sortis voir votre chalet, pour se faire une idée des dégâts à la lueur du jour... Vous avez bien fait de ne pas passer la nuit là-bas.

La branche qui a éventré le toit est celle d'un arbre que la foudre a fendu en deux, hier après-midi. Une moitié est encore debout mais, entraînée par son propre poids, l'autre, partiellement effondrée, a fini par se détacher entièrement du tronc et a terminé sa chute sur notre chalet, au cours de la nuit. Je blêmis et me tais : pour une fois, je ne trouve rien à répondre.

La porte s'ouvre bientôt sur Marion. Ugo lève aussitôt vers elle des yeux emplis d'inquiétude :

— Alors, Tatie ?

Elle secoue la tête, dépitée.

— Rien. Aucun chalet, aucun appartement, aucune chambre d'hôtes. Nada. Ni ici ni dans les villages voisins.

Je tente un trait d'humour.

— Allez, souriez : pour une fois qu'on va pouvoir partir sans devoir se taper la corvée du ménage de fin de séjour !

Ugo retient un sanglot. Je soupire et le prends dans mes bras. Il a fallu que ça arrive pile le 24 décembre... Deux jours plus tard, la déception aurait quand même été moins grande.

— Vous pouvez rester ici.

Trois visages se tournent vers Alexandre. On le regarde sans comprendre. Il se sent obligé de répéter.

— Vous pouvez rester ici, avec moi. Enfin, si vous voulez, bien sûr. Je n'ai pas besoin de trois chambres pour moi tout seul.

— Mais enfin, vous allez quand même pas dormir dans ce fauteuil jusqu'à la fin de la semaine !

C'est parti tout seul. Sur le ton de l'engueulade. Ce mec vient de nous sortir la proposition la plus adorable du monde, et moi, je ne

trouve rien de mieux à faire que de l'engueuler. Marion a raison, je suis irrécupérable.

— J'avoue que je songe à une solution moins inconfortable, sourit-il. Vous pourriez prendre la chambre avec le lit double, Marion et vous. Ou bien Ugo et l'une de vous, comme vous préférez. Et je migrerais dans l'une des chambres avec un lit simple.

Putain, je suis trop conne ! Pourquoi je n'y ai pas pensé hier soir ? Au lieu de me prendre le bec avec lui pour savoir qui n'aurait pas de lit.

L'espoir illumine le regard d'Ugo. Marion hésite. OK, c'est encore moi qui vais devoir trancher :

— Et comment on va pouvoir vous remercier de sauver notre Noël ?

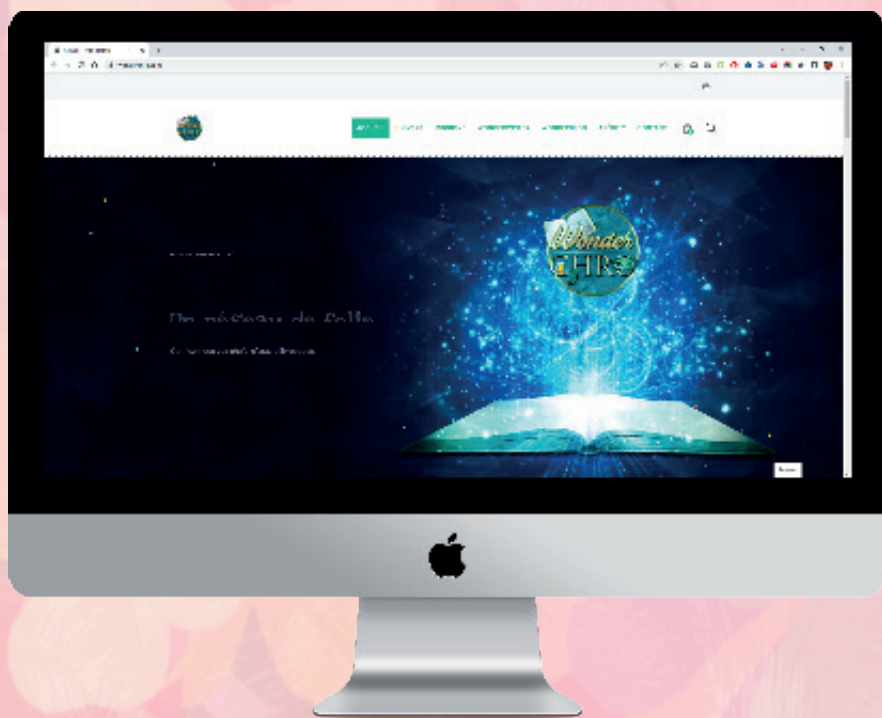
— En me faisant profiter de votre *gracieuse* compagnie.

Son ton est ironique, mais son sourire sincère. J'éclate de rire et lui serre la main.

— Marché conclu !

Les préparatifs et le réveillon se déroulent dans la bonne humeur. Tout ce qu'on a amené est resté coincé dans les ruines du chalet voisin, alors on s'improvise des cadeaux pourris. Alexandre offre de magnifiques dessins à Ugo et Marion, qui en rosissent de plaisir. Moi, j'ai droit à l'écharpe en tricot la plus moche que j'aie jamais vue. Je l'adore. Je ne sais pas si c'est le champagne, mais quand j'embrasse mon ours pour le remercier, mes lèvres se retrouvent par erreur sur les siennes. J'étais pourtant sûre d'avoir visé sa joue.

J'ai la tête et le cœur légers, des papillons dans l'estomac. L'abus de bulles et de bûche, sûrement. Nos regards se croisent et se sourient. La nouvelle année qui approche est pleine de merveilleuses promesses.



<https://wonderchro.com>

Merci à tous d'avoir lu ce nouveau numéro du **m(AE)g'**, qui je l'espère vous aura plu.

Pour le prochain numéro, quelques petits changements :

- il sortira lorsque j'aurai 10 textes qui auront été corrigés et que j'aurai fait la mise en page.
- il n'y a plus de thème ou des restriction de genre

Si vous souhaitez **soutenir le projet**, n'hésitez pas à **en parler** et à **partager sur les réseaux sociaux**. Il faut faire du bruit pour que ce magazine soit lu par de nombreux lecteurices, car il le mérite !

Vous souhaitez **contribuer au magazine**, que ce soit en tant qu'**auteurice, correcteurice ou illustrateurice**, il suffit de me contacter. Pour cela, plusieurs solutions :

- mon instagram : @john.lucas.ecrivain
- mon adresse email : bonjour@johnlucas.fr
- le site du m(AE)g' : <https://annuaire-auto-edites.johnlucas.fr/le-maeg>

Si vous avez des idées d'améliorations, n'hésitez pas à me contacter également.

Vous pouvez aussi répondre aux **appels à textes, corrections et illustrations** que je lancerai en **story sur instagram**.

John LUCAS

*CAMPAGNE ULULE
DU 1ER FÉVRIER AU 1ER MARS*

TR
THE RACE





Le m  g'

10 auteurs / 10 nouvelles

Numéro 4